



Charles Nodier

**HURLUBLEU ET
AUTRES CONTES DU
DÉRISEUR SENSÉ**

1833 – 1836

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

HURLUBLEU Grand Manifafa d’Hurlubière ou la Perfectibilité Histoire progressive	3
LÉVIATHAN LE LONG Archikan des Patagons de l’île savante ou la perfectibilité pour faire suite à Hurlubleu Histoire progressive	31
ZEROTHOCTRO-SCHAH PROTO-MYSTAGOGUE DE BACTRIANE	53
HYPOTASE.....	53
PROSCÈNE	54
ORAMIE.....	59
ANTISTROPHE.....	61
VOYAGE PITORESQUE ET INDUSTRIEL DE KAOUT’T’CHOUK DANS LE PARAGUAY-ROUX ET LA PALINGÉNÉSIE AUSTRALE	65
Ce livre numérique :.....	80

HURLUBLEU

Grand Manifafa d'Hurlubière ou la Perfectibilité

Histoire progressive

– Que le diable vous emporte ! s'écria le Manifafa.

– Le grand loustic de votre sacré collège des mataquins en est-il ? dit Berniquet.

– Non, Berniquet, reprit Hurlubleu. Je parlais à cette canaille de rois et d'empereurs qui m'assassinent tous les soirs de leurs salamalecs, et qui usent à force de la caresser de vils baisers la semelle de mes augustes pantoufles. Je t'aime, Berniquet ; je t'aime, grand loustic du sacré collège des mataquins, parce que tu n'as pas le sens commun, et que tu ne manques point d'esprit sans qu'il y paraisse. Il faut même que j'aie fait une haute estime de ton mérite pour t'avoir conféré à la première vue une des plus éminentes dignités de mon empire, car je me souviens que tu tombas chez moi comme une bombe.

– Absolument, répondit Berniquet. J'arrivai en boulet ramé au pied du glorieux divan de votre incomparable Majesté, et le véhicule est encore là pour le dire, incrusté dans le marbre où

elle daigne appuyer ses pieds sublimes, quand elle s'ennuie d'être couchée tout de son long.

– Tu ne dis pas tout, Berniquet ! Ton arrivée inopinée et même un peu brutale passa pour miraculeuse, parce qu'elle délivra le pays d'un schisme effrayant qui avait déjà coûté la vie à cent millions de mes sujets, et dont je ne me remets plus le motif. Charge mon calumet pour me rafraîchir les idées.

– Éternel et immuable Manifafa, continua Berniquet en bourrant la pipe de son maître avec toutes les pratiques du cérémonial usité dans ce noble office, les mataquins attachés au culte de la divine chauve-souris dont votre dynastie impériale est descendue, et qui a l'infaillible complaisance de couvrir chaque nuit le soleil de ses ailes pour procurer à Votre Hautesse très parfaite et très adorée une fraîche obscurité favorable à son sommeil, s'étaient divisés en deux partis acharnés, commandés par deux loustics impitoyables, sur la question de savoir si la sacro-sainte chauve-souris était éclosée d'un œuf blanc, comme l'avance Bourbouraki, ou d'un œuf rouge, comme le soutient Barbaroko, les deux plus grands philosophes, savoir Bourbouraki et Barbaroko, qui aient jamais illuminé le monde et autres dépendances de l'empire d'Hurlubière des clartés de la science.

– Que me rappelles-tu ? répliqua le Manifafa en soupirant du profond de l'âme. Ce ne fut, pardieu, pas ma faute, si je ne pu accorder entre eux Bourbouraki et Barbaroko, ni ces damnés de loustics. J'avais inventé presque à moi tout seul dans le conseil de mes chibicous un système de conciliation par lequel on aurait reconnu à l'amiable que l'œuf de la divine chauve-souris était blanc en dehors et rouge en dedans, ou *vice versa*, car je n'aurais pas donné un poil de ma moustache pour le choix ; mais les mataquins rouges et les mataquins blancs n'en voulaient jamais passer par là, tant ils étaient obstinés et téméraires dans leurs résolutions ; de manière que la chienne de question serait encore en suspens, si tu n'étais descendu des nues fort à propos pour la résoudre.

– Je répondis ingénument à Votre Sérénissime Hautesse que les deux loustics en avaient menti, et je prouvai par raison démonstrative que le tétrapode céleste ne pouvait être sorti d'un œuf blanc, comme il ne pouvait être sorti d'un œuf rouge, puisqu'il était de sa nature vivipare, mammifère et anthropomorphe, ni plus ni moins qu'un mataquin ; sur quoi Votre Sérénissime Hautesse se hâta dans sa souveraine bonté de faire couper la tête aux deux loustics et à tous les chibicous, au grand contentement de son peuple qui en fit des feux de joie par toute la terre.

– Ce mémorable événement fut consigné en lettres d'or dans les annales de mon règne, avec l'ordonnance par laquelle je te nommais grand loustic. Tu vois que je m'en suis souvenu tout de suite ; mais vivipare, mammifère et anthropomorphe, où diable étais-tu allé prendre ces fariboles ?

– Je le savais abstractivement, en qualité de docteur juré de toutes doctrines infuses et de propagateur encyclique du monopole perfectionnel *in omni re scibili* ; mais ceci appartient à une histoire trop longue pour qu'il me soit permis d'en occuper les loisirs précieux du grand, du très grand, de l'infiniment grand Manifafa.

– Dis-moi ton histoire, Berniquet. Si elle est longue et ennuyeuse, tant mieux. Je n'aime que les histoires qui m'endorment ; mais tiens-moi quitte surtout de la moitié de tes formules d'obéissance et de respect. Ce que je suis au-dessus de toi, pauvre poussière de mes pieds, est une chose trop bien convenue entre nous pour que je l'oublie. De peur d'en perdre l'habitude, appelle-moi seulement de temps à autre : Divin Manifafa ! Rien de plus, Berniquet. C'est court, c'est vrai, c'est clair ; et quand je fume, les jambes commodément étendues sur mon divan, je ne regarde pas à l'étiquette. Parle, Berniquet ! Parle, loustic !

– Votre Majesté saura donc, reprit Berniquet profondément ému, comme il devait l'être, de cette marque de bienveil-

lante familiarité, que j’habitais il y a quelque dix mille ans une espèce de villace malpropre, fétide, sottement bâtie et disgracieuse en tout point, construite alors sur une partie de l’emplacement qui a été occupé depuis par les écuries de vos nobles icoglans, et qui se nommait Paris dans le patois de cette époque barbare. Elle ne craignait pas de se faire passer pour la reine des cités, bien qu’il en soit à peine mention dans les anciennes chroniques de l’empire d’Hurlubièrre, dont l’incomparable capitale d’Hurlu brille aujourd’hui comme un diamant resplendissant à la couronne du monde.

– J’ai entendu parler de ta bicoque, interrompit vivement le Manifafa ; mais arrête-toi là un moment, et pour cause. Que viens-tu me chanter de tes dix mille ans de vie, avec cette face de mataquin qui en annonce tout au plus quarante-cinq ? Si tu avais le secret de prolonger au-delà de dix siècles révolus seulement l’existence qu’ont accomplie en moins de cent pauvres années les plus vivaces de mes immortels aïeux, je t’ouvrirais sur-le-champ mon trésor et mon harem, et je te ferais prendre place à mes sacrés côtés, tout mataquin que tu es, sur le trône des manifafas. Apprends-moi à l’instant, loustic, si tu connais un moyen de vivre toujours ! Je te l’ordonne, sous peine de mort !

– Pas plus que vous, divin Manifafa ! Nous mourons tous à notre tour depuis que roule dans son étroite orbite notre misérable univers, et j’ai quelque raison de penser qu’il en sera ainsi jusqu’à nouvel ordre. Je compte réellement les quarante-cinq ans, ni plus ni moins, que Votre Hautesse vient de m’accorder de sa grâce spéciale ; et si elle prend la peine d’en retrancher par la pensée les mois de nourrice, l’âge de la dentition, de la coqueluche et des lisières, le temps du collège et de la Sorbonne, la part énorme des maladies et du sommeil, les jours de garde et de revue, les visites faites et reçues, les mauvaises digestions, les rendez-vous manqués, les lectures de société, les concerts d’amateurs, les conversations des gens de lettres et les séances publiques des dix-huit académies, elle comprendra aisément

dans sa sagesse qu'il me reste pour quotient définitif une chétive année de vie, comme à tout le monde. Foi de grand loustic des mataquins, je veux que la foudre m'écrase, s'il m'est avis d'avoir existé une heure de plus. Quant aux dix mille ans de surrogation dont il a été question ci-devant, j'en ferai grand marché à mes biographes. Ils ne m'ont pas duré en tout ce qu'il faut au mouvement du cœur pour passer de la systole à la diastole, et aux femmes pour changer de caprice.

– À la bonne heure, dit le Manifafa, car la longueur de ton histoire commençait à m'effrayer tout de bon, quoique j'aie grande habitude de lire tous les baliverniers d'Hurlubière pour me préparer à dormir. Poursuis donc, loustic !

Au geste impérieux et décisif du Manifafa, le loustic s'assit sur ses talons, et il poursuivit en ces termes :

– Il y avait donc à Paris, vers l'an de grâce 1833, ce que j'ai l'honneur de vous raconter n'est pas d'hier, une propagande universelle de perfectibilité dont je faisais partie, à cause de mon érudition polymathique, polytechnique et polyglotte, et qui recevait journellement des ambassadeurs patentés de tous les rhumbs de l'horizon. C'était marchandise un peu mêlée pour le choix, mais tout savants, de manière qu'on ne les aurait pas entendus, à moins d'être lutin profès. On convint cependant un soir d'hiver fort brumeux, avant de partager les jetons, qu'il serait assez malaisé de composer une société parfaite, si l'on ne découvrait un moyen préalable de se procurer l'homme parfait ou de le produire, l'agrégat étant toujours, suivant l'heureuse expression des péripatéticiens, à qui Dieu fasse paix, l'expression complexe des éléments agrégés, comme le divin Manifafa le comprend mille fois mieux que son humble esclave, à supposer qu'il ne dorme pas encore.

– Que la sainte chauve-souris m'offusque à perpétuité de ses ailes ténébreuses, s'écria Hurlubleu, si j'en ai compris un traître mot ! Mais tâche de me tirer de l'agrégat des péripatéticiens, et va toujours !

– Il fut donc résolu qu'on se mettrait incessamment à la recherche de l'homme parfait, c'est-à-dire, aussitôt qu'on apprendrait où il pouvait être, et en admettant qu'il fût, pour en faire la souche de la propagande universelle et de la civilisation régénérée.

– Vous étiez trop modestes, reprit le Manifafa, car ta propagande et ta civilisation n'en manquaient pas, de souches. Tu me passeras volontiers cette saillie, quoiqu'elle ne soit pas d'un excellent goût. Mais qu'attendiez-vous de l'homme parfait, puisque vous voilà déjà parvenus au point suprême de la science, qui consiste à ne plus s'entendre ?

– La perfection organique ! répondit humblement Berniquet, le complément de ces facultés innombrables que Dieu a répandues entre ses créatures d'une main si prodigue, et qu'il a restreintes dans notre espèce avec une malicieuse parcimonie à l'exercice de cinq sens obtus et misérables, en y joignant plus malicieusement encore le sens intellectuel, qui ne nous sert qu'à faire des sottises.

– Il nous sert parbleu bien aussi, reprit le Manifafa, à les dire et à les imprimer. Ces considérations, en effet, devaient fournir à la propagande une ample matière à penser ?

– *Coussi, coussi*, Monseigneur ! la propagande ne pensait jamais que ce qu'elle avait pensé une fois. Il y avait là un petit manant de Chinois que vous auriez fait passer par le trou d'une aiguille, mais qui en savait aussi long qu'il était gros, et qui nous soutint *mordicus* que l'homme parfait avait été fabriqué par Zérétochthro-Schah près de quatre mille ans auparavant ; mais qu'on ne savait ce qu'étaient devenus ni Zérétochthro-Schah, ni son automate.

– Je ne t'en donnerai pas de nouvelles. Qui a jamais entendu parler d'un animal de ce nom ?

– Zérétochthro-Schah, divin Manifafa, était comme qui dirait, *si res parvas licet componere magnis*, une sorte de métis fort incongru entre le manifafa et le mataquin, lequel vécut du temps de Gustaps, et sortit de la Médie pour endoctriner la Bactriane. Outre le *Zend-Avesta* et quelques autres bouquins, on croit véritablement qu’il avait laissé une formule bien accommodée à l’intelligence la plus vulgaire pour la confection du grand œuvre de la perfectibilité, qui est l’homme parfait ; mais, au transport de ses bagages, elle fut malheureusement noyée dans la bouteille à l’encre, et il n’en a plus été question depuis. Il ne restait donc à la propagande universelle d’autre moyen d’en prendre connaissance que la tradition, en faisant exécuter aux frais de l’état un voyage sur les lieux ; et nous aurions, selon toute apparence, obtenu quelque beau résultat de cette grande opération, s’il ne nous était survenu à la même époque une autre contrariété très sensible. C’est que la Bactriane fut engloutie entre deux de nos séances par un tremblement de terre, et avec elle Zérétochthro-Schah, ses traditions et sa formule.

– Adieu l’homme parfait et la perfectibilité. Je m’imagine que la propagande universelle fut bien camuse.

– J’ai déjà eu l’honneur de dire à Votre Divine Hautesse que l’impeccable propagande ne revenait jamais sur ses délibérations. Nous partîmes au nombre de douze, fermement résolus de chercher la Bactriane jusqu’au centre de la terre, où il y avait toute apparence qu’elle était descendue, par la loi de gravité, dans cet épouvantable remue-ménage.

– Tu me mets sur la voie, sage loustic. La députation s’en alla en puits artésiens ?

– L’immense pénétration de Votre Majesté toujours auguste est soudaine comme le génie, mais nous ne fûmes pas si ingénieusement avisés. On convint que nous procéderions à l’exploration de la surface entière du globe, avant d’en visiter les entrailles.

– À merveille ! Je vous vois d’ici dans les *accélérés*, comme des savants du commun. La propagande sur les grandes routes !

– Il n’y avait pas moyen, sire. On n’y passait plus qu’au péril de la vie, depuis l’invention des chemins de fer.

– Je l’oubliais. Continue donc ; car je fais là, depuis un grand quart d’heure, des efforts d’esprit qui me réveillent.

– Nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur *le Progressif*, un joli bâtiment, je vous jure, à trois cheminées et à forte pression, qui cinglait si hardiment, triple sabord ! que mon ami Jal n’aurait pas eu le temps de compter les lochs. Nous filâmes ainsi près de dix-huit cents lieues, à l’estime du charbonnier, jusqu’à ce que nous nous trouvâmes réduits, par défaut de combustibles, à jeter dans les chaudières nos meubles, nos outils, notre pacotille et même nos cartes hydrographiques, nos livres de science et nos patentes.

– Et sagement vous auriez fait de débiter par là, loustic, dit le Manifafa.

– Cela fit au premier abord un feu clair et brillant, dont nous eûmes le cœur tout réjoui, d’autant plus que le gardien des soupapes croyait déjà voir terre au bout de sa lunette achromatique (l’enragé aurait bien mieux fait d’être à ses soupapes) ; mais les trois machines à forte pression dont j’ai eu l’avantage de vous parler ci-devant profitèrent du moment pour éclater toutes ensemble avec une harmonie si parfaite qu’on aurait dit qu’elles s’étaient donné le mot.

– Au soubresaut près du bateau à vapeur, dont l’allure capricante et saccadée m’a incommodé maintes fois, il faut convenir, Berniquet, dit le Manifafa, que cette manière de naviguer montre furieusement d’esprit dans son inventeur, et qu’elle a beaucoup d’agrément.

– Quand on en est revenu, monseigneur. Nous fûmes lancés si rapidement à une hauteur incommensurable que je n’eus

pas le temps de l'apprécier avec exactitude, parce qu'on manque essentiellement, en mer, d'objets de comparaison ; mais nous nous aperçûmes bientôt, en accomplissant notre chute parabolique, suivant la condition des projectiles, que nous avions eu le bonheur d'être dirigés du côté de la terre ; sans quoi notre mort était infaillible. Jamais une contrée plus délicieuse ne se présenta sans doute aux regards du voyageur surpris. L'île de Calypso, dont vous avez peut-être entendu parler, n'était, auprès de celle-ci, qu'un misérable écueil, indigne d'occuper l'imagination des poètes. À mesure que nous en approchions, nous pouvions voir se développer sous nos yeux, et cette locution figurée est ici parfaitement exacte, car nous tombions la tête la première, toutes les merveilles d'une végétation élyséenne, couronnée de fleurs et de fruits. Ce n'étaient qu'orangers aux pommes d'or, bananiers aux régimes flottants, et vignes aux grappes empourprées, qui liaient leurs bras opulents aux branches des mûriers et des ormeaux ; ce n'étaient que cerisiers courbés sous le poids d'une multitude de rubis mobiles, balancés mollement par les zéphirs à leurs flexibles rameaux ; ce n'étaient que lauriers aux baies noires comme le jais, ou acacias aux girandoles parfumées, qui confondaient dans l'air leurs enivrantes odeurs avec celle des violettes, des œillets, des héliotropes et des tubéreuses, dont la fraîche verdure des prés, entrecoupée de toutes parts de ruisseaux de cristal et d'argent, se parait comme d'une élégante broderie. Les roses étant assez rares dans le pays, nous n'en remarquâmes cependant pas au premier moment.

– Je suis seulement bien étonné que vous ayez pu remarquer tant de choses, reprit le Manifafa ; mais je suppose que tu te décidas à prendre terre, après avoir louvoyé le temps que tu dis. Cela devait finir par là.

– En dégringolant de branche en branche, à la manière de Christophe Morin quand il dénicha le *piau*, divin Manifafa. Notre premier soin fut de nous compter. De huit cents personnes qui avaient composé l'équipage, nous ne restions que six ; mais par un effet tout particulier de la providentielle sa-

gesse qui veille aux progrès de l'humanité, nous étions tous six les députés d'élite de la propagande universelle.

– J'ai souvent ouï dire, ami loustic, que ces gens-là se retrouvaient toujours sur leurs pieds. Mais fais-moi le plaisir de m'apprendre si la providentielle sagesse dont tu parles vous avait conservé le petit Chinois ?

– Le petit Chinois avait vécu, sublime Hautesse ; et d'après sa minutissime exigüité naturelle, on peut présumer avec beaucoup d'assurance qu'il était rendu, en atomes impalpables, au foyer perpétuel de la création.

– Tant mieux ! s'écria le Manifafa. C'est lui qui t'a engagé, dans cet interminable récit, à la poursuite de Zérétochthro-Schah, et je ne me sens pas capable de le lui pardonner de ma vie.

– Nous étions un peu froissés : c'est le moins qui puisse arriver lorsqu'on tombe de haut sans y être préparé ; mais notre plaisir n'en fut que plus vif, au milieu du peuple heureux qui dansait sous ces ombrages. Nous nous empressâmes de nous mêler à ses jeux innocents, aussi naïvement que si nous avions été de simples bergers, et notre allégresse s'augmenta de beaucoup, vous pouvez le croire, quand nous apprîmes que cette fête pastorale avait lieu à l'occasion du départ d'un ballon frété pour des régions fort lointaines, où il devait nous conduire en peu de temps.

– Saviez-vous du moins, savants que vous étiez, et toi, savant loustic en particulier, où ce ballon vous conduirait ?

– Qu'importe, seigneur, où peut conduire un ballon quand on ignore où l'on va ? C'est le chemin que tiennent les savants, les empires et le monde.

– Arrime pour les airs, Berniquet ! Va, mon fils, mon loustic, où le démon te pousse ! Mais un aérostat qu'on ne peut diri-

ger est tout au plus un jouet d'enfant, bon pour divertir les rois, les vieilles femmes et les académies.

– Bagatelle que cela ! vous courez toujours par la subtile perspicacité de votre esprit, Manifafa de plus en plus extraordinaire, au-devant des découvertes de la civilisation ancienne, comme si vous les aviez devinées ! La direction des ballons était devenue de tous les problèmes le plus facile à résoudre, depuis qu'on avait appliqué la vapeur à la navigation, la résistance des courants de l'air étant moins difficile à vaincre que celle des eaux. Nous montâmes donc résolument le ballon à vapeur *le Bien-Assuré*, qui était un bâtiment d'importance, parfaitement équipé en guerre pour cette grande expédition, à cause du nombre incalculable de corsaires aériens qui ravageaient depuis quelques années les parages que nous allions visiter, et qui causaient par là un immense préjudice au négoce atmosphérique, malgré toutes les précautions de la douane et de la maréchaus-sée. Nous étions munis de vingt-quatre bonnes pièces de canon de Siam, longues de cinquante-deux pieds et de cent quatre-vingt-deux livres de balles, qui portaient à sept lieues de but en blanc, et nous n'avions pas moins de six mille hommes de bataille en excellentes troupes de toute arme, sauf la cavalerie et les sapeurs, sans compter la chiourme et les gens d'abordage, qui étaient placés aux grappins, de sorte que nous mêmes au large, sans inquiétude et sans difficulté, suivis des acclamations de la multitude.

– Je te recommande, loustic, d'avoir l'œil aux soupapes ! Mais comment fîtes-vous, tes savants et toi, pour payer votre passage ? Mit-on les propagandistes de la perfectibilité aux grappins, ou les mit-on à la chiourme ?

– Eh ! divin Manifafa, répondit Berniquet, remettez-vous de cet inutile souci ! Dans toutes les conflagrations terrestres, maritimes et célestes qu'il vous serait possible d'imaginer, les savants de mon temps s'assuraient premièrement d'emporter leur bourse avec eux ; et puis la parfaite considération dont ils

jouissaient à ces époques reculées leur procurait bon crédit partout où le nom d'homme était parvenu. Leur diplôme valait or en barres.

– Je me suis laissé dire, Berniquet, qu'il n'en était pas de même aujourd'hui ?

– Moi aussi, monseigneur. Quoi qu'il en soit, nous dûmes faire ainsi près de quatre mille lieues sans savoir précisément où nous étions, parce que Votre Majesté n'ignore pas que la boussole dérivait dès lors de quelques degrés, et qu'à cette hauteur elle devait faire gaillardement, comme elle le fit, le tour complet du cercle, sans autre moteur que l'oscillation capricieuse qui lui est propre, l'action attractive du pôle s'étant considérablement altérée dans ces régions élevées.

– C'était une belle occasion de graduer l'échelle du cyanisme du ciel, qui a donné tant de mal à M. de Saussure !

– Le ciel était noir comme de l'encre. Cependant nous nous consolions de notre isolement en donnant çà et là notre nom à quelque nuage. C'était un plaisir bien ingénu, une joie d'homme, qu'emportait le vent comme celles de la terre. Nous n'encourûmes d'ailleurs aucune espèce d'accident notable, si ce n'est que nous échappâmes, par une adroite manœuvre, à l'éruption d'un volcan maudit, qui faillit mettre *le Bien-Assuré* en cannelle.

– Je ne te passe pas celle-là, interrompit Hurlubleu, et Dieu sait que depuis une heure tu m'en fais avaler de toutes les couleurs. Jamais, au grand jamais, éruption de volcan ne monta si haut !

– Il arrive souvent, Manifafa surhumain, que les éruptions des volcans de l'air descendent plus bas, à moins que le mouvement ambiant de la rotation atmosphérique ne les transforme en jolis petits satellites de poche, comme j'en ai tant vu dans mes voyages. L'explosion qui nous menaça de si près pourrait

bien être celle qui détruisit Paris. C'était, pour vous dire vrai, celle d'une de ces méchantes planètes provinciales que la terre emporte, comme une étourdie, dans ses sottises évolutions, à la manière de la corbeille de prunes que les enfants font rouler autour d'une fronde sans en laisser tomber une seule, et qui, composées d'éléments inflammables, tourmentés d'un principe igné, finissent brutalement, au moment où les pauvres passants s'y attendent le moins, par se dissoudre en pluie d'aérolithes. À la considérer dans son diamètre apparent, nous jugeâmes qu'elle ne présentait guère que l'apparence d'une préfecture de troisième classe, dont le dernier de vos commis à la plume ne voudrait pas.

– Il aurait vraiment bien raison ! répliqua le Manifafa ; une préfecture composée d'éléments inflammables tourmentés d'un principe igné, cela ne serait pas gracieux. La description que tu m'as donnée de tes aérolithes m'a paru d'ailleurs fort instructive et fort divertissante, et je t'excuse, en sa faveur, d'avoir pris ce parti-là pour te rendre au centre de la terre, quoique, à examiner rationnellement la chose, ce ne fût pas le plus court.

– Ce n'était pas le seul inconvénient de notre voyage. Nous venions à peine de jeter la sonde pneumatique sur un assez beau fond d'atmosphère, dont elle avait rapporté, à notre entière satisfaction, un mélange d'oxygène et d'azote, formé selon les proportions dont les chimistes sont convenus pour le plus grand avantage de tout ce qui respire, quand nous eûmes le chagrin de nous apercevoir que le bâtiment faisait air par deux voies.

– En voici, ma foi, bien d'un autre, Berniquet ! J'ai entendu parler de voies d'eau, mais des voies d'air, cela me passe.

– Il n'y a rien de plus aisé à comprendre. Cela veut dire que le gaz s'échappait en abondance par les fentes de la capsule à défaut de radoub. Votre Majesté pense bien que nous ne perdîmes pas de temps pour y envoyer les ouvriers du calfat ; mais Castor et Pollux, protecteurs des mariniers, permirent qu'un

garçon d'un âge tendre et sans expérience tînt le goudron enflammé si près de la brèche, que l'hydrogène prit feu soudainement, en décorant superbement le ballon d'une merveilleuse ceinture qui rayonnait d'aigrettes éblouissantes, et qui devait lui donner, d'en bas, car le soleil était depuis longtemps caché pour tout cet hémisphère, l'aspect de quelque brillant météore. Foi de loustic, j'aurais à revivre mes dix mille ans, si vite passés, et dix mille fois davantage, que le temps ne pourrait effacer de mon souvenir les sentiments d'admiration dont je fus rempli à l'aspect de ce globe en feu...

– Qui brûlait à plain-pied des planètes, interrompit Hurlublu. Je me mets volontiers à ta place pour le moment actuel, et non autrement, par parenthèse. Mais l'admiration ne vous absorba peut-être pas tellement que vous ne vous occupassiez d'autre chose ?

– Nous nous empressâmes de débarrasser le vaisseau de sa cargaison inutile ; car il n'avait que trop de lest pour ce qui lui était réservé : la machine à vapeur d'abord, ensuite les canons de Siam ! On n'en vit jamais de pareils dans l'excellence du travail et la richesse des ciselures ! après cela, toute une encyclopédie par ordre de matières. Je n'y eus pas grand regret. Après cela, tout le Bulletin des lois, des décrets et des ordonnances, avec tous les procès-verbaux des deux chambres. C'était là une terrible perte ! Après cela, quelqu'un eut l'impertinence de dire qu'on aurait dû commencer par les savants. Je sautai le pas comme les autres ; mais je fus si heureusement favorisé par ma pesanteur spécifique, le ciel en soit loué toujours, que je rattrapai, dans sa chute perpendiculaire, une de nos chaloupes aériennes qui sombrait ; et comme elle était faite en cheval marin, d'après la mode du temps, qui courait depuis le fameux cétacé de M. Lennox, je l'enfourchai aussi lestement que faire se pouvait en pareille circonstance, de façon à m'y trouver bien en selle, la main droite aux crins, ferme sur les arçons, et campé comme un Saint-Georges.

– Ensuite, Berniquet, tu piquas des deux, ainsi que ta position l'exigeait, et je te vois avec plaisir en chemin pour le pays de Zérétochthro-Schah, si le poids des masses est réciproquement multiplié par le carré de la vitesse.

– Je m'abattis, de fortune, dans une large fondrière qui était placée au juste milieu de la grande route, et où je m'enfonçai jusqu'au menton seulement, parce que j'eus l'avantage de trouver le tuf. J'étais un peu étourdi, mais j'eus bientôt repris courage en reconnaissant, à la nature du sol et à la configuration géologique des localités, que ma bonne étoile m'avait fait prendre pied dans une des contrées les plus civilisées de la terre.

– Prendre pied, c'est une manière de parler en façon d'hyperbate, à laquelle je souscrirai volontiers, si cela te fait plaisir ; mais j'aurai plus de peine à convenir, je t'en avertis, du perfectionnement indéfini d'une contrée, où il y a des fondrières si larges et si profondes au juste milieu de la grand-route.

– Oh ! c'est que les philosophes de ce pays-là, divin Manifafa, ont bien autre chose à faire que de boucher des fondrières !

– Et que font-ils donc ? dit Hurlubleu.

– La cuisine, répondit Berniquet.

– À la bonne heure, reprit le Manifafa, et je ne saurais les en blâmer ; mais commençons par le commencement, car nous venons de te laisser, à mon grand regret, loustic, dans une situation peu commode pour explorer le terrain.

– Elle était d'ailleurs assez favorable à la méditation ; et quant au terrain, je le connaissais à fond, indépendamment de mon expérience personnelle, sur ce que j'en avais lu dans des cosmographies et des voyages qui ne mentent jamais. L'île des Patagons, autant que j'en avais pu juger à vue de pays, en plongeant dans cet empire médiatlantique, représente un cercle parfait de onze cent trente lieues de diamètre ; ce qui lui donne

trois mille cinq cent cinquante lieues de circonférence ou peu s'en faut, si Adrien Métius d'Alcmær n'est pas un fat. Elle a cela de particulier, qu'elle n'a jamais rien produit qui ait eu vie, ce qui la rend bien effectivement propre à la civilisation.

– Et ce qui reste à démontrer, s'écria Hurlubleu en branlant la tête d'un air défiant ; une île qui ne produit aucun être vivant et où il y a des philosophes ! Il est vrai qu'ils se fourrent partout ; mais, à ton compte, ils devaient faire une maigre cuisine.

– La plus parfaite qui se puisse savourer à une table royale. Il faudrait seulement *préméttre*, si *préméttre* était reçu en langue hurlubière, et cela dépend de l'Académie, que l'île des Patagons est le centre d'un archipel tout peuplé de philosophes, qui se sont casés méthodiquement dans leurs îlots, selon le système encyclopédique de Bacon, avec une si technique précision qu'il ne manque à ces langues de terre que des étiquettes pour figurer dans la topographie de la perfectibilité le *compendium universale* des connaissances humaines. Cette espèce peuplant beaucoup, parce qu'elle est fort oisive, elle s'avisa un jour de profiter du voisinage de l'île métropole, où je suis pour le moment dans l'état que vous savez, et où je vous prie de me permettre de rester quelque temps encore...

– Tant que cela pourra t'être agréable, loustic, dit le Manifafa. Prends tes aises.

– Elle s'avisa, dis-je, d'y transporter une colonie créatrice, et il ne lui fallait pour cela que des laboratoires, puisqu'elle savait produire par des combinaisons chimiques tout ce que la création produit. C'est ainsi que le consistoire philosophique de l'île des Patagons s'institua en manufacture culinaire, pour satisfaire à la nécessité commune des individus bien portants qui font avec plaisir deux repas par jour, quand ils sont en mesure de les payer. Je ne parle pas des pauvres auteurs, de ces innocents prolétaires de la parole, de ces tributaires disgraciés de la presse, gens de bien qui vivent de peu quand ils vivent, et qui

ont perdu leur pension par la malice ou l'ineptie d'un chibicou ; ceux-là n'y ont que voir. Mais je suppose, par exemple, que Votre Hautesse ait bonne envie de tâter demain, à son déjeuner, d'une excellente tête de veau en tortue, ce qui peut arriver à tout le monde ; vous envoyez votre carte à la section de mammalogie, qui fait un veau et qui vous met la tête à part. L'architriclin de la section (c'est une grande dignité) mande incessamment votre carte à son confrère de la section d'ornithologie, qui vous fait un coq, et qui en dépêche au premier laboratoire la crête et les rognons : de même à la section de crustacéologie, qui confectonne supérieurement les écrevisses. Après cela tout se manipule comme à l'ordinaire, et on sert chaud. C'est un manger délicieux.

– À qui en parles-tu ? dit le Manifafa. Tout cela me paraît ordonné en perfection, et je prendrais un grand plaisir à t'interroger sur quelques détails, si je ne me faisais scrupule de te retenir dans cette fondrière plus qu'il ne convient à un homme de ton âge et de ta qualité.

– J'y passai cent heures et je ne sais combien de minutes, divin Manifafa.

– Alors nous avons le temps. Amuse-toi donc à me répondre, cela te reposera. Comment ces philosophes, qui faisaient tant de choses, ne sont-ils pas parvenus à faire l'homme que tu cherchais avec une si rare intrépidité ?

– Eh ! tenez-vous pour assuré, seigneur, qu'ils faisaient fort bien l'homme tel quel. Un homme n'est pas plus difficile à fabriquer qu'un lapin de garenne, quand on sait de quoi cela se compose. La section d'anthropologie ne s'occupait d'autre chose du matin au soir, à l'opposé des pays arriérés et mécaniques où l'on s'en occupe volontiers plus spécialement du soir au matin ; et il faut convenir qu'elle n'y épargnait pas la façon, puisqu'elle a fait les Patagons, dans le moindre desquels il y a de l'étoffe pour les douze tambours-majors des douze légions de votre capitale, en y joignant ceux de sa banlieue. Mais au-delà des cinq

sens de nature, elle s'était trouvée bien embarrassée, la section d'idéologie n'ayant jamais pu lui fournir le sens intellectuel en bon état. Le sens intellectuel ! Divin Manifafa, vous auriez retourné la section d'idéologie de fond en comble que vous n'en auriez pas obtenu de quoi faire un vaudeville, et quand cela est distribué par égales parts sur cinquante millions de géants, c'est bien à peu près comme s'il n'y en avait pas du tout. Voilà pourquoi cette malheureuse race des Patagons est si bête, si bête, qu'il était dès lors passé en usage proverbial parmi les nations de dire : *Bête comme un Patagon*.

– Le ciel nous soit en aide et la sainte chauve-souris aussi ! dit le Manifafa. Avec quoi ces pauvres gens faisaient-ils les rois ?

– C'est une grande pitié, répondit Berniquet en baissant humblement les yeux ; ils les faisaient avec des Patagons.

– Cela prouve, loustic, qu'il n'y avait pas grand profit à cette charge, puisque les philosophes ne l'ont pas gardée pour eux.

– On se soucie bien des rois et des peuples, sire, quand on leur mesure les vivres ! Les philosophes qui ont continué de se reproduire à la manière vulgaire, parce qu'elle est un peu plus amusante, sont d'ailleurs restés tout petits, ce qui leur interdit jusqu'à la chance de parvenir aux dignités publiques, dans ce pays de Patagonie où elles se donnent toutes à la taille, sans en excepter la couronne. Le roi mort, on fait passer la nation sous un hectomètre, et son successeur est pris au toisé.

– De sorte que le souverain régnant, reprit le Manifafa, peut à bon droit s'adjuger le titre de GRAND et le recevoir de sa cour sans que personne y trouve à redire, ce qui me paraît fort agréable. Mais qu'arriverait-il, Berniquet, si quelque petit manant de Patagon se mettait dans l'esprit de grandir démesurément tout à coup, et de passer son prince légitime d'une coudée ou deux, pendant que celui-ci trône paisiblement sur la foi de la toise, de la géométrie et des philosophes ?

– Il serait reconnu héritier présomptif, seigneur, et proclamé César, en attendant qu'un autre vînt lui contester son rang. J'ai entendu dire que ceci leur avait épargné bien des révolutions et bien des guerres civiles, et qu'ils n'en sont pas plus mal gouvernés.

– Je le crois facilement, loustic ; c'est le système électoral le plus raisonnable qu'on ait jamais inventé à ma connaissance, et j'en ferai avant peu l'essai sur mes chibicous. Quoi qu'il arrive, je serai presque toujours sûr de ne pas perdre au change. Mais, si ton rapport est fidèle, il me reste deux inquiétudes : ma première inquiétude, Berniquet, c'est de savoir ce que font les femmes patagones dans un pays où la section d'anthropologie prend la peine de faire les enfants ?

– Oh ! sire, les femmes sont fort occupées ; elles discutent, elles gèrent, elles administrent, elles jugent, elles gouvernent, elles font des plans de campagne, des statistiques, des lois, des constitutions ; et, de temps à autre, à leurs moments perdus, de petites brochures éclectiques, des traités d'ontologie, des poèmes épiques en trente-six chants. Elles ont bien du mal ! Mais la seconde inquiétude de Votre Hautesse, sublime Manifa ?

– Ma seconde inquiétude, Berniquet, c'est de savoir comment tu t'y pris pour te dépêtrer de cette diable de fondrière ?

– Je ne passais pas tout mon temps à réfléchir sur ces notions confusément renouvelées de mes lectures. Je ne m'en tuais pas moins à crier du haut de ma tête et du fond de mon gosier que j'étais le seul membre de la propagande universelle qui se fût échappé de douze pour venir rendre hommage à la civilisation de l'île des Patagons. J'ajoutais, avec un attendrissement plus facile à concevoir qu'à exprimer, que je serais probablement le dernier propagandiste qui tentât d'aborder dans cette fondrière philosophique, surtout par le chemin où j'étais venu, à moins qu'un de mes camarades ne se fût arrangé pour rester en l'air plus longtemps que moi, et je n'y voyais aucune probabilité.

– Mon grand orateur n’aurait pas mieux dit, ami Berniquet, quoique ce soit son métier et que je lui paie à cet effet de gros honoraires qui ont fait quelquefois crier l’opposition ; mais ce discours éloquent et naïf, à qui l’adressais-tu ?

– À une poignée de vilains enfants, de vingt-cinq à trente pieds tout au plus, qui jouaient à la fossette, à la queue leuleu, au cheval fondu et à d’autres manières de divertissements aussi puérides, en s’ébaudissant sur le rivage.

– Sur le rivage de la fondrière, c’est bien entendu. Et que survint-il après cela, loustic ?

– Hélas ! monseigneur, il survint ce que vous savez : une légion de philosophes en habits brodés, le bas de soie à la jambe, la main gantée, le parapluie sous le bras, qui s’assirent autour de moi sur de bons pliants pour subvenir au moyen de me tirer de là. Le premier jour, ils ne furent pas autrement embarrassés. Ils jugèrent à la presque unanimité que je paraissais être tombé accidentellement dans cette fondrière. Le second jour, ils décidèrent qu’il serait à propos de m’en tirer par quelque machine ; le troisième jour, ils firent merveille.

– Ils te délivrèrent enfin !...

– Non, divin Manifafa. Ils nommèrent une commission, composée de savants très consommés dans la mécanique. Je me crus perdu cette fois ; et, tendant vers eux mes mains palpitantes que j’étais parvenu à dégager de la fondrière jusqu’à la hauteur de ma tête, où elles m’étaient d’une grande utilité pour chasser les mouches, je renouvelai mes supplications inutiles avec une grande abondance de larmes. Les philosophes étaient déjà bien loin. Pour mon salut, parmi les incommensurables marmots dont j’ai eu l’honneur de vous parler ci-devant, il s’en trouvait deux qui s’étaient fait une monstrueuse balançoire du grand mâât d’un vaisseau à trois ponts, et qui s’en donnaient à cœur joie de ce ridicule exercice, indigne en soi d’occuper une pensée humaine, comme j’avais bien su le leur dire. Un de ces

petits brutaux que je venais de remarquer, prêtant une attention stupide et cependant quelque peu sournoise à la discussion des philosophes, se rapprocha de son mât quand ils eurent disparu, et après avoir soigneusement établi l'équilibre de ce grand mobile sur son point d'appui, se mit à en tourner l'extrémité vers l'endroit où mes mains convulsives s'agitaient encore en vain. Je m'en emparai machinalement, mais avec force, pour éviter entre ma tête et la solive gigantesque une collision qui n'aurait probablement pas été à mon avantage. Au même instant, ce pauvre malotru de Patagon s'élança d'une hauteur considérable pour atteindre le bout opposé, et le ramena vers lui de tout son poids, de sorte que je jaillis comme un trait de la fondrière, et qu'en me laissant glisser le long de la poutre dont je ne m'étais pas dessaisi, j'abordai fort commodément à un bon sol de roches et de galets qui ne se serait pas effondré sous une armée de Patagons. L'heureuse rencontre de cet expédient instinctif me fit réfléchir amèrement sur la misère de ces infortunés Patagons qui sont réduits par la privation du sens intellectuel à se renfermer bêtement dans l'exercice de leurs facultés animales, sans espoir de devenir savants, et dont la civilisation régulière et douce, à la vérité, mais montée comme un instrument, tourne à perpétuité sur les mêmes rouages. Cela fait mal.

– Je reconnais là ton bon cœur, dit le Manifafa ; mais c'est la faute de la section d'idéologie, qui n'est pas en Patagonie pour rien, et qui redoit à ces insulaires, si je t'ai bien compris, une âme intelligente et perfectible. Cependant, Berniquet, puisque leur civilisation est douce et régulière, et qu'ils ne manquent pas d'expédients instinctifs pour se tirer d'embarras, eux et les autres, que pourrais-tu leur désirer de plus et de mieux ?

– De mieux, je ne dis pas ; mais de plus, de progrès ; ou pour m'expliquer avec toute la correction et toute l'élégance requises en ces hautes matières, je voudrais qu'ils progressassent. Qu'est-ce que c'est, bon Dieu ! qu'une nation qui ne progresse pas ? La destinée essentielle de l'homme n'est pas de fournir avec simplicité sa courte carrière au milieu des siens, en rem-

plissant fidèlement tous ses devoirs envers Dieu, l'État et l'humanité, comme ces méchants rabâcheurs de moralistes le prêchaient à l'antiquité ignorante. La destinée essentielle de l'homme est de progresser ; et, bon gré, mal gré, il progressera, sur ma parole, ou il dira pourquoi il ne progresse pas... – Ces enfants patagons étaient au reste d'un bon naturel. Les pauvres petits s'empressèrent de me plonger dans une eau pure et d'une température assez amène qui me lava des souillures de la fondrière et rendit un peu de souplesse et d'élasticité à mes membres endoloris. Ils me firent sécher ensuite aux rayons d'un soleil ardent et réparateur, en éventant mon front de quelques feuilles balsamiques dont ils s'étaient munis à ce dessein ; et sans tarder davantage, ils épluchèrent fort délicatement ce qui restait des miettes de leur déjeuner, pour me restaurer par un bon repas qui se trouva très copieux, car il y a de quoi vivre dans les miettes d'un Patagon. Je leur eus à peine témoigné ma reconnaissance par des démonstrations dont ils ne se souciaient guère, qu'ils retournèrent à leur balançoire, après m'avoir indiqué du doigt le chemin de la ville des philosophes, où je comptais trouver à qui parler. Comme j'étais assez près d'arriver, je vis sortir des murailles en grande pompe un cortège innombrable qui faisait route de mon côté, et je reconnus sur-le-champ l'objet de cette excursion scientifique à l'attirail des voyageurs. C'étaient des planches, des perches, des échelles, des cordes, des poulies, des barres, des leviers, des poids, des contrepoids, des roues, des cabestans, des moufles, des grues, des dragues, des griffes, des grappes, des tracs, des pics, des crocs, des crics, et tout le mobilier du Conservatoire des Arts et Métiers, à l'exception d'une bascule. Je fus bien flatté de la prévenance de ces grands hommes, et je tâchai de leur manifester mes sentiments en quelque vingt langues dont ils ne parurent pas avoir connaissance. De mon côté, je n'entendais rien du tout à la leur, ce qui me fit penser avec admiration qu'ils pourraient bien avoir inventé la langue universelle, ou pour le moins découvert la langue primitive. Ce petit embarras, qui jetait naturellement quelque obscurité dans notre conversation,

m'empêcha de leur faire comprendre distinctement comment j'étais parvenu à sortir du mauvais pas où ils m'avaient vu ; mais ils me semblèrent si disposés à se faire honneur de cette opération difficile, et j'y vis si peu d'inconvénients, que je me remis volontiers à eux du soin d'en faire la description autoptique. J'en avais ainsi opiné aux acclamations frénétiques d'une grande canaille de Patagons qui bordaient toutes les rues sur leur passage, et à la bienveillance fièrement modeste avec laquelle ils daignaient les accueillir, en souriant gracieusement de droite et de gauche ; tellement que je fus tout près de croire moi-même à l'efficacité du secours qu'ils m'avaient porté ; mais, dans tous les cas, j'étais trop exercé de vieille date aux us et coutumes des académies pour n'en pas faire le semblant. Je fus donc conduit de cette sorte, et pour ainsi dire triomphalement, jusqu'au palais du consistoire suprême, où l'on me déposa, comme un objet de curiosité à démontrer, sur le tapis vert de l'architriclin ; solennité d'autant plus flatteuse pour celui qui en est l'objet qu'on est toujours sûr de l'approbation d'un auditoire patagon, parce que ce peuple est essentiellement admiratif, à cause de sa grande innocence.

– Passe pour l'innocence des Patagons ; mais je ne suis pas sans inquiétude sur la section d'anthropologie. Elle pourrait bien te faire empailler.

– Il n'en fut pas question pour le moment, divin Manifafa !
– Le grand architriclin prononça un discours taillé à la mesure de l'auditoire patagon dont les tribunes étaient inondées, et qui ne m'éclaircit pas au premier abord les difficultés de cette langue philosophique ; j'avais beau m'y débattre entre l'aphérèse, la diérèse et la synthèse, passer de l'apocope à la syncope, lutter contre la contraction, faire bon marché des syllabes à l'euphonie, invoquer la paragogie si conciliante ou me réfugier dans l'anagogie si ténébreuse, je ne pouvais, quoi que je fisse, rattraper mes radicaux. Sage et savant Edwards, que n'étiez-vous là ? Enfin, le retour fréquent d'une locution dont j'avais surpris en passant la métathèse mystique me révéla tout

à coup que ce bel et docte idiome était tout bonnement le patois naïf de Villeneuve-la-Guyard, où je suis né ; mais pris élégamment dans l'ordre inverse de la disposition des lettres, à la manière du boustrophédon, auquel j'ai eu le bonheur de m'initier dès ma plus tendre jeunesse, en lisant les enseignes par la fin ; ce qui fut cause qu'en un moment je possédai aussi bien que le linguiste le plus expérimenté toutes les délicatesses du langage hiératique dont on se sert en Patagonie. Je pris donc la parole après l'architriclin avec une confiance aisée qui étonna tout le monde, et la juste réserve que la modestie impose aux historiens qui parlent d'eux-mêmes ne saurait me résoudre à garder bouche close sur l'effet prodigieux de mon discours, puisque les résultats de cette séance inaugurale se sont fait sentir pendant dix mille ans de ma courte vie. Le tonnerre d'applaudissements qui suivirent ma harangue m'interloqua de telle sorte, que j'en demeurai comme pâmé entre les quatre bougies de la table des démonstrations ; si bien qu'un niais de savant, qui faisait là les fonctions de majordome, fut dépêché à la section de chimie pour en rapporter un breuvage spiritueux très confortable dont ils usent entre eux dans de pareilles occasions, en guise d'eau sucrée, pour rasséréner les sens d'un orateur durant la chaleur de l'enthousiasme et l'éclat du brouhaha. Je n'en laissai pas une goutte, mais j'achevais à peine d'épuiser la potion, qu'au lieu d'exprimer sur ma physionomie l'influence tonique et hilarante d'une liqueur salubre, je fus surpris d'un épouvantable bâillement spasmodique qui fit juger sur-le-champ à tous les spectateurs, comme il n'était que trop vrai, que je venais d'être la victime d'un quiproquo de philosophe, et il est bon de vous dire que les quiproquos de philosophe sont encore plus dangereux que les quiproquos d'apothicaire. L'architriclin s'étant empressé de faire la vérification de la fiole suspecte, il n'eut pas besoin d'aller plus loin que son étiquette pour dire avec expansion :

« Fatale et irréparable méprise, ce n'est pas l'eau de réjouissance et de santé qu'on vient d'administrer à notre confrère bien-aimé ! c'est l'eau de l'éternel sommeil !... »

De l'éternel sommeil ! m'écriai-je autant qu'on peut crier quand on bâille, et que cet *hiatus* assidu vient entrecouper toutes vos paroles ! De l'éternel sommeil ! architriclin maudit, que la foudre t'écrase avec toute l'île des Patagons !

« Éternel n'est pas le mot propre ! interrompit benigne-ment l'architriclin. La dose n'est pas assez forte pour cela. Vous n'en avez pas pour plus de dix mille ans, suivant la recette qui est graduée en perfection, et vous retirerez un grand avantage de cette légère interruption dans vos travaux académiques, puisque vous avez consacré votre vie à la recherche de l'homme parfait. Qui sait ? vous le trouverez peut-être en vous réveillant. »

Là-dessus je bâillai de toutes mes forces. – Une légère interruption ! répliquai-je dans le plus violent accès d'emportement où puisse tomber un homme qui s'endort ! Dix mille ans, une légère interruption ! Vous ne pensez donc pas, impitoyable architriclin, que j'ai des affaires chez moi, que ma pension sur la liste civile périclité, à défaut de certificat de vie, et que j'étais en situation de faire un bon établissement avec une jeune fille riche et jolie qui ne m'attendra probablement pas !

« Je n'oserais vous le promettre pour elle, reprit l'architriclin. Si elle était ici, et qu'elle en fût d'accord, je pourrais vous offrir de l'endormir avec vous ; il ne m'en coûterait pas davantage ; mais ce n'est guère qu'à cette condition que les jeunes filles attendent un futur qui a dix mille ans à dormir. C'est d'ailleurs un petit inconvénient. Bien fait comme vous êtes, vous retrouverez facilement d'autres maîtresses, et dix mille ans sont si vite passés quand on dort !

En parlant ainsi, des messieurs m'emportaient, sans que je fisse beaucoup de résistance, vu l'état soporeux où m'avait mis leur infernal spécifique. De galerie en galerie, j'arrivai, bâillant toujours, à la salle des onéirobies. C'est une secte de sages de ces régions-là qui passent presque toute leur vie à dormir.

– Ils ne sont pas dégoûtés, dit le Manifafa.

– J’y aperçus en clignotant, sous des cloches de verre numérotées d’une encre indélébile, nombre d’honnêtes gens qui avaient spontanément embrassé cette vocation de sommeil multiséculaire, soit par dégoût du monde où ils vivaient, soit par l’impatience assez naturelle d’en voir un autre. C’était, je vous le certifie, une société parfaitement choisie. Il y en avait qui grouillaient déjà, tant ils étaient près de ressusciter. Comme je n’avais plus besoin que de dormir...

– Ni moi non plus, dit le Manifafa.

– Comme je dormais à demi, continua Berniquet...

– Moi aussi, dit le Manifafa.

– Je leur souhaitai intérieurement bien du plaisir, poursuivit le loustic ; j’entrai sans cérémonie sous ma cloche qui couvrait un lit fort commode, au moins pour un homme qui a sommeil, et je m’endormis tout d’un trait.

– Bonne nuit ! Berniquet, dit le Manifafa en laissant tomber sa pipe. Dors bien, et ne fais point de mauvais rêves.

– La première chose que je fis, à mon réveil, fut de regarder à ma montre ; elle était arrêtée. – Quand je fus réveillé...

– Eh bien ! mordieu ! reprit le Manifafa en s’arrangeant sur son divan, quand tu fus réveillé, j’avais dormi peut-être ! À moins que le diable ne s’en mêle, je puis bien dormir une heure ou deux pendant les dix mille ans de sommeil que j’ai la complaisance de t’octroyer entre le commencement et la fin de ta longue histoire. Ce n’est pas, Berniquet, que je n’y prenne un certain plaisir, et que je ne me sois particulièrement amusé au combat naval des chevaux marins et à la gentille sarabande des quatre petites guenuches bleues. C’est vraiment fort divertissant.

Berniquet, qui avait l'esprit extrêmement pénétrant, comme on a pu le remarquer en divers endroits de sa narration, vit bien que le Manifafa ne l'avait pas écouté jusque-là sans prendre le temps de faire par-ci par-là quelque somme.

– Il faut que les rois soient bien bêtes ou qu'ils soient bien mal intentionnés, murmura-t-il tout bas. En voici un que j'entretiens depuis une heure des questions les plus transcendantes et les plus abstruses de la morale, de la philosophie et de la politique, et qui met de si précieux moments à profit pour rêver combats de chevaux marins et sarabandes de guenuches !

– Que grommelles-tu entre tes dents, Berniquet ? s'écria le Manifafa. Tu as l'air de me faire la moue !

– Je pensais, divin Hurlubleu, que mon expédition valait bien la peine d'être racontée jusqu'à la fin, et j'y tenais d'autant plus qu'elle fait la tierce partie d'une trilogie dont le titre importe beaucoup à mon éditeur. C'est ce qui fera le succès.

– Tant de scrupule entre-t-il dans l'âme d'un loustic, Berniquet ? Les gens pour qui tu écris se sont si bien accommodés du monogramme en trois lettres que tu ne risques rien, sur ma parole de Manifafa, de leur lancer une trilogie en quatre parties. On leur en ferait voir bien d'autres ! Mais, pour Dieu, dors, Berniquet, et laisse-moi dormir !

– Une trilogie en quatre parties par le temps qui court ? Pourquoi pas ? dit à part soi Berniquet.

Pendant qu'il réfléchissait, les poings aux dents, sur ce nouveau genre de composition, le sublime souverain d'Hurlubière avait déjà ronflé trois fois. Il dormait.

Le loustic se coucha tout de son long sous les pieds de son maître, pour méditer plus à son aise sur la dignité de l'espèce et son perfectionnement progressif. Il s'endormit.

Moi qui écris péniblement ceci, d'après les manuscrits de Berniquet, trois heures du matin sonnant d'horloge en horloge, et à la mourante lueur d'une huile dont mon épicier réclame le prix avec des instances malhonnêtes, je sens la plume échapper à mes doigts. Je m'endors.

– Et vous, madame ?...

LÉVIATHAN LE LONG

Archikan des Patagons de l'île savante ou la perfectibilité pour faire suite à Hurlubleu

Histoire progressive

À six heures quarante-cinq minutes du matin, Hurlubleu éternua trois fois de suite.

C'était le signal auquel ses icoglans attentifs avaient coutume de lui porter son chocolat.

Berniquet, qui était couché sur le dos, comme c'est l'usage quand on dort, à moins qu'on ne se soit couché sur le côté droit, et même sur le côté gauche, s'aperçut que le Manifafa ne daignait plus dormir, et il se coucha sur le ventre.

Cela fait, il se releva justement sur son séant d'un seul bond et il reprit ainsi la parole :

– Quand je fus réveillé, divin Manifafa, et je dois convenir que j'avais la tête un peu lourde...

– Est-ce toi, loustic ? Voilà tantôt dix mille ans qu'on ne t'avait pas vu ! Achève donc, si cela te dit, de me raconter le

reste de tes aventures par le menu ; elles me rendormiront peut-être.

– Je fus d’abord penaud comme un fondeur de cloches de me retrouver seul sous ma cloche. Tous les autres Onéirobies avaient déniché sans tambour ni trompette, ce qui m’était d’ailleurs assez indifférent ; car, du sommeil dont je dormais, je ne les aurais pas entendus. Il me vint à l’esprit qu’on pourrait bien m’avoir oublié pendant ma sieste, et je me précipitai si impatientement contre les parois de ma prison transparente que nous roulâmes, l’un dans l’autre, sur le parquet. Bien m’en prit qu’elle fût faite d’un verre malléable, élastique et infrangible de l’invention de ces Patagons, puisque je ne me fis non plus de mal qu’un homme qui tombe en sursaut de son lit dans une excellente robe de chambre ouatée. Le savant de service accourut au bruit, suivi de ses aides, et après avoir reconnu sur mon dossier que j’avais consciencieusement dormi mes dix mille ans avec un peu de surplus, il me délivra obligeamment un passeport pour aller où je voudrais. Il n’exigea pas même la déclaration requise des témoins d’identité, que je me serais procurée difficilement. Je lui signai en échange, pour l’ordre de sa comptabilité, un bon reçu de ma personne, constatant qu’elle m’avait été remise loyalement et intégralement, *in ossibus et cute*, au temps préfix de dix mille ans échus, saine, sauve et bien conservée, c’est-à-dire sans lésion, avarie ni déchet, comme il appert, ainsi que de droit, par l’expertise de messieurs les jurés-priseurs ; le tout à sa grande satisfaction et à la mienne. – Et je me disposai à le quitter.

– Attendez-donc là un moment, mon brave homme, dit-il me retenant par la manche ; vous autres docteurs européens, vous devez savoir presque tout, ou peu s’en faut.

– Je sais plus que tout, lui répondis-je, puisque je suis député de la propagande intellectuelle de perfectibilité.

– Voilà qui est bien, reprit-il. On ne vous demande pas tant. Savez-vous seulement la médecine ? Ce n'est pas la mer à boire.

– Autant qu'il en faut, répliquai-je, pour guérir fort proprement un homme qui n'a pas la mauvaise volonté de s'obstiner à mourir. Je vous jure que les médecins de mon temps n'en savaient pas davantage.

– Alors, vous êtes mon homme. Figurez-vous que Léviathan le Long, qui est un prince fort imposant (il a plus de quarante coudées), s'est promis *in petto* de nous faire écarteler tous avant le coucher du soleil si nous ne lui avons pas fourni un médecin capable de le guérir ; et de quoi ? je ne saurais vous le dire : d'une babilole, de l'ennui d'un discours d'apparat, du dépit d'une ordonnance mal reçue, d'une maladie de cour, mais cela nous tient fort à cœur, parce que les rois sont capables de tout.

– Prends garde, Berniquet, dans cette académie de philosophes, il n'y avait point de médecins ! Où diable s'étaient-ils fourrés, ce jour-là ?

– Ils étaient peut-être à la distribution des cordons de Saint-Michel, divin Manifafa. J'ai d'ailleurs eu l'honneur de vous prévenir, si je ne me trompe, que l'île des Patagons était fort civilisée.

– Cela est, parbleu, vrai, mais je n'y pensais plus. Malheureux Léviathan le Long, un roi de quarante coudées, et pas un seul petit médecin qui vienne lui adoucir les angoisses de la mort du récit de la dernière représentation à bénéfice !

– Je n'eus pas plutôt exploré le colossal archikan des Patagons qu'il me parut affecté, sauf meilleur avis, d'un mal d'aventure fort grief au bout de *l'index* de la main droite.

– Ne va pas t'y tromper, Berniquet ; le mal d'aventure au bout de l'index de la main droite cause une douleur poignante et

à faire damner un mataquin. J'y étais fort sujet dans mon enfance, et c'est même ce qui m'a empêché d'apprendre à écrire.

– Le diagnostic étant suffisamment démontré, selon moi, par une sévère autopsie...

– Malédiction ! s'écria Hurlubleu, as-tu bien eu le courage féroce d'éventrer ce Léviathan pour un mal d'aventure ?

– Eh ! non, monseigneur, je ne parle ici que de cette autopsie clinique sur l'être malade, mais vivant, dont les investigations s'arrêtent à l'épiderme, en attendant mieux. Je me hâtai donc de me faire livrer par la section d'helminthologie quatre-vingt mille sangsues de grand appétit, et de les appliquer à mon sujet.

– À ton sujet, je le veux bien ; ce n'était ni plus ni moins que l'archikan des Patagons. Mais je parie que tu as oublié une chose.

– Je ne dis pas le contraire. On en oublie souvent quelques-unes en médecine pratique. Cependant, laquelle donc, divin Manifafa ?

– Une bagatelle : de faire donner avis au prince héritier de se tenir tout prêt pour son intronisation. Deux mille sangsues par coudée ! Tubleu, quelle saignée ! Je serais bien étonné, loustic, si l'archikan des Patagons allait loin.

– Bah ! un archikan, c'est fort comme un buffle ; et, au bout de six mois, je vous réponds qu'il ne se sentait guère de son mal d'aventure. Il ne pouvait remuer ni pied ni patte.

– Voilà un malade qui t'aura de grandes obligations, sage Berniquet. J'aime à croire qu'il est mort guéri.

– Vous êtes arrivé, divin Hurlubleu, à la partie la plus extraordinaire de mon histoire. Mon malade ne mourut point. Après dix-huit autres mois de convalescence, et autant de tonnes d'analeptiques dont la moindre excédait en capacité le

foudre géant d'Heidelberg, j'eus la satisfaction de le rendre sain et gaillard, sauf une sorte d'hémiplégie qui lui embarrassait fort les mouvements d'une moitié du corps, et une espèce de claudication assez désagréable, qui l'empêchait totalement de marcher.

– C'est-à-dire que tu l'avais tiré d'affaire jusqu'à nouvel ordre au soixante et quinze pour cent. Pauvre archikan !

– Le plus honnête homme du monde. Il m'envoya chercher pour me faire ses remerciements en personne.

– Il avait donc perdu l'esprit, l'archikan des Patagons ?

– Impossible, monseigneur. Jamais archikan des Patagons n'a perdu l'esprit ni rien qui y ressemblât.

« Docteur européen, me dit-il, nous te voyons avec plaisir de celui de nos yeux dont nous avons conservé quelque usage. En l'intention où nous sommes de te décerner une récompense proportionnée à tes services, et notre conseil entendu, nous avons résolu, dans notre sagesse et pour ton bien, de te rendre à discrétion. Qu'en penses-tu, aimable et savant étranger ? »

À ces paroles formidables, je tressaillis de tous mes membres et mes cheveux se hérissèrent de terreur.

– Je le conçois, Berniquet, observa le Manifafa. Tu te prosternas devant lui et tu embrassas ses genoux.

– Je l'aurais bien voulu, mais il n'y avait pas moyen. J'embrassai tout bonnement ses malléoles.

– Étonnante lumière du monde, m'écriai-je, mon émotion vous dit assez combien je suis sensible aux grâces dont il vous plaît de combler le dernier de vos esclaves ; mais celle-ci s'accorderait mal avec les devoirs de ma mission, qui n'ont été que trop longtemps en langueur, et nuiraient à la propagation d'une multitude de découvertes qui doivent tourner à la gloire et

au profit du genre humain. Il est indispensable que je me réveille de temps en temps pour corriger mes épreuves.

– C'est une louable et digne occupation dont je te sais un gré infini pour ma part, répliqua Léviathan le Long ; mais que puis-je donc pour toi, et par quels bienfaits ferai-je éclater ma reconnaissance et tes mérites ? Parle, veux-tu être quasikan ?

– Le nom de cette charge est beau, répondis-je, mais je n'en connais pas les attributions.

– Elles s'expliquent assez d'elles-mêmes, reprit-il. Le quasikan est la seconde personne de mon empire, et il a droit en cette qualité de m'adorer perpétuellement, de m'amuser quand je m'ennuie, et de faire tout ce que je veux.

– J'entends bien, lumière du monde, moyennant quoi il est logé, nourri, habillé...

– Rasé, tondu, enterré, entretenu de tous les besoins de la vie, et jouissant par surplus de la disposition de mes trésors.

Je mordis ma langue à propos. – Ce qui m'étonne, dis-je adroitement, c'est qu'une si belle place soit vacante.

– Par accident, dit-il en haussant une épaule (je l'aurais bien défié de remuer l'autre) ; imagine-toi qu'ils sont quatorze de suite que j'ai fait empaler inutilement pour les corriger de leurs distractions ! Il n'y en a pas un qui ait pu se souvenir que ma babouche gauche doit m'être présentée de la main droite, et ma babouche droite de la main gauche. C'est la condition la plus expresse du cérémonial, et elle est enregistrée à ce titre dans les lois fondamentales de l'île Savante.

Je suis fort distrait aussi, et je conviens naïvement que la loi fondamentale me fit peur.

– Puissant soleil des Patagons, murmurai-je d'une voix tremblante, le rang sublime de quasikan est fort au-dessus de mon indignité. Vous aurez trop noblement payé mes faibles of-

fices en me renvoyant chez moi, plutôt aujourd'hui que demain, par le chemin le plus court, pourvu que ce ne soit ni dans un bateau à triple pression, ni dans un ballon à vapeur armé en guerre, parce que j'ai ces deux véhicules en exécration pour des raisons qui me sont particulièrement connues.

– Comment ! repartit l'archikan, je t'octroie sans difficulté la permission de t'en retourner à pied si tu en as le secret. C'est un moyen dont mes insulaires ont fort rarement usé à ma connaissance pour se transporter sur les continents ; mais puisque tu te proposes de retourner d'où tu es venu, fais-moi le plaisir de m'apprendre d'où tu viens. Tu me trouveras sur ce chapitre d'une érudition foudroyante. Après la vénerie et le blason, ce qu'on nous enseigne de plus spécial à nous autres, rois patagons, c'est la géographie, parce qu'elle ouvre merveilleusement l'esprit aux jeunes gens, et l'appétit des conquêtes aux souverains. Il n'en faut pas plus pour gouverner, au moins comme nous gouvernons.

– Mon intention, répondis-je, est de me rendre dans la capitale des sciences, dans la métropole des arts, dans le chef-lieu de la civilisation, dans l'inépuisable arsenal de la perfectibilité, à Paris, près Villeneuve-la-Guyard. Il n'y a qu'une demi-journée de diligence.

– À Paris ! s'écria-t-il avec un rire assourdissant. Il y a dix mille ans et plus que Paris a été détruit par une pluie d'aérolithes.

– Je m'en suis toujours douté, dis-je en me frappant le front de la main ; j'y étais.

– Cela m'étonnerait beaucoup, docteur. Si tu avais été à Paris ce jour-là, tu n'aurais pas dormi dix mille ans depuis en Patagonie.

– Eh ! sire, je n'étais pas à Paris ; j'étais dans la pluie d'aérolithes, que je ne jugeai pas à propos de suivre jusqu'en bas.

– Ce fut sagement fait à toi, car au point contingent, je n'aurais pas donné un fétu de la différence. Tu sauras donc, pauvre savant, que la place où fut Paris est occupée aujourd'hui par la superbe ville d'Hurlu, qui fut fondée par Hurluberlu, et qui a le bonheur inappréciable de vivre sous les lois du plus gracieux, du plus spirituel et du plus illustre de tous ses descendants, le magnanime Hurlubleu, grand Manifafa d'Hurlubière. Tu peux vérifier cela sur-le-champ dans *l'Almanach royal*.

– Halte-là, Berniquet, interrompit le Manifafa. Est-il bien vrai que le Léviathan ait tenu ce discours ?

– Je veux n'être jamais allé chez les Patagons, répondit Berniquet, si j'y ai changé un seul mot.

– J'ai peine à comprendre alors que tu fasses si peu de cas de l'esprit de l'archikan, car cette phrase me paraît supérieurement tournée.

– Tout est relatif, divin Manifafa ; il y a telle phrase d'un sot dont un homme de génie pourrait se faire honneur ; et l'expression d'un sentiment si naturel et si facile n'est que faible et vulgaire dans la proportion d'une éloquence et d'un style de quarante coudées.

– C'est égal, loustic ; je ne suis pas médiocrement flatté d'être placé à cette hauteur dans l'estime de ce grand personnage. Continue.

Léviathan continuait lui-même à parler. – Je ne vois donc pas le moindre inconvénient, dit-il, à te renvoyer à Hurlu, mais j'ai peur que tu ne trouves le voyage long si tu répugnes obstinément aux moyens expéditifs. C'est un terrible écheveau à dévider.

– Il me semble, repartis-je, que sur un globe donné de neuf mille lieues de circonférence, nous n'avons guère plus de trois mille lieues par l'axe, et de quatre mille cinq cents lieues par le demi-cercle pour arriver à l'antipode. Or nous entendons communément par antipode ces deux points opposés de la sphère par lesquels on peut faire passer la plus grande perpendiculaire possible.

– Je ne te prouverai pas le contraire pour le quart d'heure, me répondit l'archikan ; mais j'ai quelque soupçon que tu pourrais te tromper sur la dimension actuelle de la terre, et ce serait une hallucination bien naturelle après un sommeil de dix mille ans. Observe d'abord, savant, que tu ne tiens pas compte de l'accroissement graduel du monde géologique et minéral par juxtaposition. L'arbre exhausse insensiblement le nid de l'oiseau pendant qu'il dort un moment, la tête rentrée sous son aile ; et tu supposeras, docteur, que tu as passé dix mille ans sous ta cloche de verre sans changer de position respective dans l'espace !

– Non vraiment, répondis-je à l'archikan. Il doit en être quelque chose, ou je n'y entends rien.

– Encore un peu de réflexion, poursuivit Léviathan le Long ; tu as vu des satellites se dissoudre et tomber en pluie d'aérolithes sur la terre. Tu les as vus ensevelir des villes et couvrir de vastes régions sans rien détruire dans la matière indestructible qu'une forme passagère. Que dis-tu des géolithes que les volcans vomissent en approfondissant leurs cratères, phénomène vulgaire qui se reproduira peut-être jusqu'à ce que le globe vide se réduise à une écorce immense qui doit gagner nécessairement en surface tout ce qu'il aura perdu en solidité ?

Je pensai en moi-même que cet accident serait très favorable à l'exhumation de Zérétochthro-Shah et de son homme, et qu'il serait assez prudent de remettre à cette époque l'avènement définitif de la perfectibilité.

– Que dis-tu de tous les êtres organiques, vivants et sensibles, qui s’accumulent en humus, qui s’étendent en faluns, qui se dressent en falaises, qui gisent en ossuaires ? Des montagnes qui tombent et qui, en aplanissant leurs aspérités anormales, relèvent de plus en plus le sol qui leur sert de base ? Qu’en dis-tu ?

– Qu’en dis-tu, Berniquet ? s’écria le Manifafa. Je n’entends pas beaucoup mieux le patagon que le propagandiste et le propagandiste que le patagon ; mais il me semble qu’ils ne s’en doivent guère. Quand tu imprimeras ton histoire, ne fais pas ce gros Léviathan si bête ; il parle tout au moins aussi bien que les livres des mataquins.

– Instinctivement, monseigneur ; il n’y a rien d’accablant comme la simple raison d’un ignorant ; mais Votre Majesté ne se souvient probablement plus que ces pauvres gens n’ont pas le sens intellectuel ?...

– Je me souviens à merveille, loustic, que la section d’idéologie ne paraît pas l’avoir trouvé ; mais si elle le trouve jamais, contre toute espérance, et que tu aies encore du crédit dans ce pays-là, je t’engage à la prier de le garder pour elle. Cela ne peut pas nuire à une section d’idéologie, et j’aime autant pour leur bien que nos Patagons s’en passent.

– Enfin, dit toujours l’archikan, tu ne t’es pas avisé de certaines agrégations fortuites comme celle qui résulta de la chute de la lune pendant que tu dormais si bien. Voilà une protubérance qui allonge un peu ton diamètre.

– Comment ! ripostai-je aussitôt, la lune, égarée par une de ces perturbations auxquelles elle était si sujette, serait venue se souder à sa métropole ? Cette rencontre a dû produire en effet une loupe assez remarquable sur la sphère.

– Ne parle plus de sphère, mon cher docteur ; le monde que ton siècle appelait ainsi ressemble maintenant à une de ces toupies aux rhombes irréguliers et inégaux que les enfants font

voltiger sur des lanières ; ou, si tu l'aimes mieux, il a exactement la figure d'une de ces cucurbites dont les pèlerins font des gourdes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux dans cette collision, c'est qu'elle percuta d'une horrible manière ce beau royaume des diamants où le *Régent* n'aurait passé que pour une misérable retaille, tant on y avait heureusement réussi à fabriquer dans d'énormes dimensions la plus riche des œuvres de la nature. Nous en avons bien conservé la recette, mais on a toujours cherché inutilement depuis la proportion et le procédé.

– C'était ce qui nous manquait aussi, dis-je à Léviathan le Long ; mais il est bon d'ajouter que nous n'avions pas la recette.

– Elle se réduisait, dit-il, à deux principes assez vulgaires : un poussier de charbon passé par le tamis, qu'on tirait de l'arbre aux baguenaudes, et un élément végétal nommé la fagotine que la section de physiologie botanique avait découvert dans les cotrets.

Ici le Manifafa impatienté rompit encore brusquement l'intéressante narration du loustic.

– Je voudrais bien savoir, Berniquet, de quoi se mêlait la section de physiologie botanique. Le diamant perdit toute sa valeur.

– Comment ! monseigneur, les polissons n'en voulaient plus pour jouer aux billes. Mais le cotret fut hors de prix.

– Je ne vois pas alors, continua-t-il en se croisant frileusement les mains, quel avantage on peut retirer, en économie politique, d'avilir un sot bijou dont la rareté seule fait tout le mérite inutile, et de rendre inaccessible aux bonnes gens l'acquisition du cotret réjouissant qui charme les veillées d'hiver ?

– Il faut bien distinguer, Manifafa divin ; je ne vous ai pas dit que ce fût un avantage, puisque c'est un progrès.

– Tu as, ma foi, raison, Berniquet. Cette distinction m’avait échappé. Reprends sur-le-champ ton histoire, loustic, car j’en tire beaucoup d’instruction.

L’archikan poursuivant donc son discours où nous l’avons laissé : – Tu vois, dit-il, docteur, que le monde avait inopinément grandi en ton absence. Il te serait difficile d’arriver à la bonne ville d’Hurlu, par la voie la plus directe, en moins d’une dizaine d’années, auxquelles il faut joindre dix ans que tu dois nécessairement à la douane, au lazaret et à la police, et dix ans de plus pour attendre le visa de tes passeports. Quant à la fatigue, aux accidents et surtout aux infirmités qui s’accroîtront tous les jours avec ton âge, tu en ferais bon marché si tu ne leur donnais que trente ans. Avec la maturité virile que tu annonces, une résolution forte, une intrépidité à toute épreuve, bon pied, bon œil et un peu de bonheur, tu pourrais bien en soixante ans ou plus faire ton entrée dans la splendide capitale d’Hurlubière, sauf à subir l’inspection préalable de la gendarmerie, des sergents de ville et des employés de l’octroi.

– Vous n’y pensez pas, répondis-je au Léviathan d’un ton d’humeur. Cela ferait au moins un siècle à mon extrait de baptême.

– Tu n’en serais que plus respectable. D’un autre côté, si tu t’obstinais à prendre le chemin excentrique (il est infiniment plus commode), nous aurions à t’offrir, à la vérité, les ponts suspendus qui aboutissent aux huit cents planètes.

– Huit cents planètes, grand Dieu ! et des planètes à ponts suspendus ! Que d’entrepreneurs ruinés !...

– C’est ce qui te trompe. Tous les hommes qui s’ennuient dans une planète passent leur pauvre vie à en aller chercher une autre. C’est une navette perpétuelle, mais cette manière de voyager présente bien quelques inconvénients, au dire de la section de mécanique céleste. Le premier serait de prendre sur tes sages loisirs, suivant ainsi en trajets instructifs et cependant in-

fructueux deux ou trois cents milliers de cycles solaires ; je te fais grâce des petits chiffres, parce que je ne me les rappelle pas.

– Eh ! monseigneur, m'écriai-je lamentablement, je vous dispense volontiers des petits chiffres et des autres inconvénients. Après un chiffre et un inconvénient comme celui-là, je suis bien décidé à ne jamais revoir Hurlu.

– Tu y seras en dix minutes, si cela peut t'être agréable, reprit en riant l'archikan.

– En dix minutes, deux ou trois milliers de cycles solaires, et l'espace que leurs révolutions embrassent ! Il me semble que je rêve.

– Ce n'est pas ce que tu ferais de plus mal, continua-t-il. Tout le temps où l'on ne rêve pas est du temps perdu.

– Je ne saurais disconvenir, ruminai-je de manière à être entendu, que l'or fulminant nous promettait dans ma jeunesse un fort joli projectif ; mais ces milliers de cycles solaires réduits en minutes, cela doit avoir passé la portée de la propagande.

– De l'or ! belle pauvreté vraiment. Mets-toi bien dans l'esprit que nous avons découvert dix métaux supérieurs à l'or pour une seule planète, et dix mille projectifs pour l'or fulminant. Le bas peuple n'en ferait pas des allumettes.

– C'est étrange ! repartis-je, l'or était assez bon de mon temps, si j'en peux juger par ouï-dire.

– Avec la charge d'autant de rhinocéros, d'hippopotames et de chameaux que tu as dormi d'années, somnolent docteur, avec la charge d'autant de mammoths, tu ne serais pas assez riche pour en acheter plein ta main de riz, d'orge ou de sésame.

– Oh ! que j'aurais voulu, dit le Manifafa, voir ce double fou de Crésus ressuscité au milieu de ses trésors dans l'île des Patagons, pour rire de son béjaune ! Cette mystification ferait grand honneur à la gaieté de la Providence.

– Allez, reprit Léviathan d’une voix impérative, couvrez ce fameux docteur d’une pelisse d’apparat qui ne lui sera pas inutile dans les froides régions qu’il va parcourir, et dépêchez-le, pour Hurlu, à projection forcée, dût-elle faire éclater les mortiers. Vous m’en répondez sur votre tête ! – À propos, ajouta-t-il comme on m’emportait, n’oublie pas, philosophe européen, de présenter à ton maître les assurances de mon estime et de mon amitié fraternelles.

– Je lui baise les mains, dit le Manifafa, et je lui sais gré de ses procédés avec toi, parce qu’ils sont fort galants. Te voilà donc en voiture.

– C’était une chaise commode, élégante, légère, bien suspendue, mais sans roues et sans brancards, ces moyens vulgaires de véhation lui étant parfaitement inutiles. Elle était seulement fixée en devant à une barre métallique horizontale (ayez la bonté de vous représenter ceci car je n’ai pas eu le temps en route d’en dessiner la figure) dont les extrémités aboutissaient à deux boulets de calibre sur l’orifice de deux pièces à feu, lesquelles se trouvaient à des distances exactement égales, parallèles à mon tilbury, de sorte que j’y étais enchâssé comme dans une espèce de fer à cheval.

– Cela est assez ingénieux, interrompit Hurlubleu ; je t’attends au projectif.

– Derrière moi, les lumières de deux canons étaient garnies de deux conducteurs convergents qui aboutissaient nécessairement en angle au sommet commun, la géométrie n’ayant rien changé jusqu’ici à cette disposition. On ne me fit pas attendre. J’étais à peine arrangé sur mes coussins pour dormir qu’un grand flandrin de postillon survint...

– Mèche allumée !

– Non, divin Manifafa, la bouteille de Leyde à la main. L’étincelle électrique a été préférée à cause de son isochronisme.

Il présenta le bouton au point de convergence des conducteurs ; et je partis avec une rapidité dont il serait difficile de se former l'idée, surtout si l'on n'était venu de Villeneuve-la-Guyard que par la correspondance des Messageries.

– Les mortiers éclatèrent-ils, Berniquet ?

– Je n'ai jamais pu m'en informer, monseigneur. Le son ne parcourant guère plus de deux cents toises par minute, je l'aurais bien mis au défi de me rattraper.

– Cette manière de voyager, Berniquet, doit être assez gênante pour les gens qui ont la respiration courte.

– Pas tant que vous le pensez, divine Hautesse, parce que la raréfaction de l'air, qui est incalculable à ces hauteurs, fait compensation, tant bien que mal, et que la rapidité de la course pourvoit à peu près au défaut de densité atmosphérique. Le plus grand danger que pût courir un voyageur serait de rencontrer un corps plus solide que le milieu qu'il pénètre.

– Un aérolithe, par exemple, honnête loustic, ce serait une dure concurrence !

– Très dure, divin Manifafa. Je faillis me rompre la tête contre un petit brouillard gris de lin qui n'était pas plus gros que le poing, et qui arrivait en se dandinant au juste milieu de mes deux boulets avec un air d'insouciance. Tudieu ! quelle percussion.

– Tu soufflas dessus.

– Je ne pouvais pas ; mais il eut la complaisance de prendre sa droite à propos, comme une voiture de place.

– Ce que je trouve de plus ennuyeux dans cette méthode, loustic, c'est la monotonie du coup d'œil, car rien ne doit être aussi désagréablement uniforme qu'une route où les petits brouillards gris de lin sont comptés pour des événements,

quand on a l'habitude d'observer en voyageant, et de lire les enseignes par la fin.

– De la monotonie, monseigneur ? Gardez-vous bien de le croire. Je prenais un plaisir inexprimable à contempler ces huit cents ponts suspendus des planètes qui se lançaient et se croisaient à l'horizon en arcs merveilleux, tout chargés de trophées, d'obélisques, de statues d'un aussi bon goût et d'une aussi jolie proportion pour le moins que celles du pont de la Concorde. Je n'en revenais pas.

– Un autre que toi n'en serait pas revenu non plus, Berniquet. Tu me parles, ici, d'une admirable perspective.

– J'en jouissais de tout mon cœur quand la rame de mes boulets, probablement échauffée outre mesure par le frottement, et fort calorifère de sa nature, se dilata subitement en criant et se rompit en deux parties exactement égales, à cause de l'homogénéité de sa matière et de l'équipollence parfaite des deux impulsions projectives.

– D'après l'équipollence et l'homogénéité, dit le Manifafa en bâillant à se démantibuler la mâchoire, cela ne pouvait pas arriver autrement. Tu es maintenant en beau chemin pour me peindre encore une fois le monde à l'envers, car je ne te crois pas homme à te désister de l'habitude de tomber la tête la première, comme l'exigerait la variété de ton récit.

– Je supplie Votre Majesté de se rappeler, reprit Berniquet, que je suis tombé par les pieds dans la fondrière.

– Il est ma foi vrai, loustic, répliqua Hurlubleu, et j'en ai eu quelquefois un certain regret ; car si tu avais trouvé le tuf avec la tête, je me flatte que nous serions déjà quittes de l'histoire de tes voyages.

– Il n'y a plus que patience, divin Manifafa, et nous touchons à la fin, si vous n'aimez mieux que je recommence. Comme j'étais appuyé sur la barre à l'instant où elle éclatait, ce

qui est une posture fort naturelle quand on se promène pour voir le monde, j'eus le bonheur de me retenir au côté que je tenais, et de suivre mon boulet de volée pendant que la chaise royale de Léviathan s'en allait à tous les diables. Maintenant votre sublime Hautesse est au fait du reste. Je traversai les hautes murailles du palais, la décuple enceinte de vos gardes, où je fis une terrible trouée, et jusqu'aux petits appartements, d'où je fus porté tout naturellement à vos sacrés genoux, ce qui parut vous causer une légère surprise, vu la rareté du fait.

Le Manifafa ronfla comme un orgue. Berniquet en conclut logiquement qu'il s'était endormi.

C'est ici que paraîtraient devoir s'arrêter les aventures du loustic, mais il n'était pas au bout de ses peines. Ce grand homme tenait à l'homme par quelques faiblesses d'organisation auxquelles on n'avait pas encore porté remède de son temps. Il s'était aperçu plusieurs fois, pendant qu'il contait, d'un certain frémissement des portières de soie qui fermaient de leurs légères tentures les communications du harem avec la chambre du divan, et il l'attribuait avec raison à un corps ambiant plus intellectif que l'air extérieur, car il était sûr d'avoir entendu parler. Les femmes du Manifafa, étonnées en effet de l'absence inaccoutumée de leur royal époux, et curieuses peut-être aussi d'examiner plus à loisir le philosophe inconnu qui avait passé si soudainement au milieu d'elles à la suite du boulet ramé, sans prendre le temps de se laisser regarder, s'étaient furtivement glissées peu à peu à toutes les issues, et Berniquet croyait même y avoir vu apparaître deux ou trois fois la figure brune et madrée d'une odalisque tant soit peu mûre qui préoccupait singulièrement son esprit. C'était de mâle fortune la sultane favorite.

L'aiguille des heures n'avait pas tout à fait parcouru le quart du cadran que le Manifafa fut réveillé en sursaut par je ne sais quel rêve cornu. On devine peut-être qu'il ne retrouva pas le loustic près de lui ; mais en revanche il eut à peine passé la portière la plus voisine qu'il le trouva extrêmement près de la sul-

tane favorite, où le savant chef des mataquins, surpris d'une douce et trompeuse torpeur, s'était laissé aller aux charmes d'un sommeil peu semblable à celui de l'innocence.

Berniquet, l'infortuné Berniquet, rouvrit ses yeux aux lueurs du yatagan.

– Reconnais-tu le maître de ton corps et de ton âme, hypocrite détestable ? s'écria Hurlubleu.

– Grâce, grâce pour le corps de votre humble et dévoué loustic ! sanglota Berniquet d'une voix étouffée. Quant à son âme, la philosophie l'a préparée à n'en pas faire plus de cas que la racine pivotante, charnue, douceâtre et comestible du *brassica napus*, qui est la troisième variété de *l'asperifolia* de Linné.

– Voilà bien des façons pour dire un navet, sous prétexte que tu es savant, reprit le Manifafa. C'est égal, continua-t-il en rengainant son fer dans le fourreau, il ne sera pas dit que j'ai privé la perfectibilité d'une si haute espérance pour satisfaire aux vengeances de mes folles jalousies. Je peux tirer de lui un parti plus avantageux pour ma gloire. Je t'enverrais volontiers visiter de ma part en boulet ramé cet honnête Léviathan qui t'a dit tant de bien de moi, si j'avais le procédé ; mais tu me feras grand plaisir de retourner en attendant plus tôt que plus tard à la quête de Zérétochthro-Schah par le puits sans fond qui s'est nouvellement ouvert au milieu de la grande place d'Hurlu. J'y avais souvent pensé pendant ton récit, et je suis heureux et fier de pouvoir t'offrir dans mes propres États une voie favorable à l'accomplissement de tes grandes destinées. Fais donc un codicille amiable où tu auras soin de me donner tout ce que tu possèdes, comme le requiert notre amitié mutuelle, et tiens-toi prêt, séduisant loustic, à partir ce soir pour la Bactriane. Je suis curieux de savoir si tu reviendras aussi aisément du noyau de la terre que des points les plus excentriques de son tourbillon.

Berniquet, qui était discret, respectueux et homme de cour, n'avait pas répondu un mot à cette allocution paternelle. On l'enterra le soir.

Le loustic des mataquins était foncièrement aussi sage qu'on peut l'être quand on est philosophe, et aussi bonhomme qu'on peut l'être quand on est philanthrope. Quoique fort entêté de lubies systématiques, ses voyages aventureux et sa longévité négative l'avaient un peu détrompé du perfectionnement indéfini, et on avait remarqué qu'il n'en parlait le plus souvent qu'en riant de côté. Il est probable qu'il n'arriva pas au grand *Vade in pace* de la place d'Hurlu, sans désirer intérieurement de le voir fermé à jamais sur la propagande, Zérétochthro-Schah, Hurlubleu et la sultane favorite ; mais il fit bonne contenance, et les gens sensés, qui tiennent quelquefois compte aux puissances qui s'en vont du mal qu'elles ne leur ont pas fait, l'accompagnèrent du témoignage de sympathie et de regret le plus énergique dont le peuple soit capable envers les nobles malheurs. Ils ne dirent rien du tout.

La cérémonie fut pompeuse et magnifique. Tous les Hurlubiers y étaient, à dix millions de personnes, sans compter les femmes et les petits enfants. Le loustic, une lanterne au pourpoint, une corbeille de provisions à la main, et un album volumineux sous le bras, pour ses notes et ses dessins, prit place dans le panier de mineur avec toute la dignité d'un ambassadeur bien pénétré de l'importance de sa mission.

– Homme irréparable, lui dit le chibicou qui l'accompagnait au moment de prendre congé, si votre retour était longtemps refusé à nos vœux, comme cela n'est que trop à craindre, quels renseignements désirez-vous nous laisser dans votre prudence infinie sur ce qu'il faut penser de l'utilité de la science et du but de la sagesse ?

– Je veux bien vous communiquer tout ce que j'ai appris en plus de dix mille ans d'existence, répondit le Curtius de la perfectibilité, sauf à ratifier mon jugement par de nouvelles décou-

vertes. La science consiste à oublier ce qu'on croit savoir, et la sagesse à ne pas s'en soucier.

Sur cette sentence où toute la philosophie humaine se résume, et qui me suffit, à moi, pour achever, insouciant, mon laborieux pèlerinage dans cette vallée de misère, inexplicable Josaphat des vivants, on expédia Berniquet, à grands renforts de câbles, vers les entrailles de la terre. Une semaine accomplie, la corde du vaguemestre ramena un joli paquet de raretés géologiques, dont la plus curieuse était un hanneton fossile qui avait huit pattes et le corselet à l'envers. Le ci-devant loustic faisait savoir à ses confrères, par une missive jointe à cet envoi souterrain, que le puits s'élargissait en cône immense à mesure qu'on approchait du fond, ce qui augmentait singulièrement les difficultés du retour, au moins par les voies de déambulation ordinaire, mais qu'il avait le bonheur de l'écrire d'une posade assez propre où il lui convenait de fixer à l'avenir le point central de ses excursions.

D'après cela, on retira tous les câbles et on couvrit le puits philosophique d'un monolithe énorme en forme de meule, dans le goût de celles qu'on fabrique à la Ferte-sous-Jouarre, entre Meaux et Château-Thierry. Un régiment de Patagons ne l'aurait pas soulevée.

Je regrette maintenant de ne pas avoir la plume de Tacite, – ou une meilleure si vous en savez, – pour décrire les événements terribles qui suivirent le départ de Berniquet. Ses partisans, qui voyaient naturellement dans son message inattendu et soudain une façon d'exil déguisé, soulevèrent peu à peu les cruelles émotions civiles qui donnèrent lieu depuis à la sanglante guerre des mataquins : LA GUERRE DES MATAQUINS, il vous en souvient comme à moi, qui a fourni de si belles pages à l'histoire, et sur laquelle la muse tragique a répandu tant de larmes ! Les premiers avantages furent pour l'auguste dynastie d'Hurlubleu ; mais ils tournèrent bientôt d'une manière funeste, et ce fut l'effet d'une particularité trop mémorable pour que je la

passé ici sous silence, quoique ce radoteur solennel d'Attus Navius n'en ait pas touché un seul mot dans ses chroniques. Il paraît, comme le dit assez l'étymologie qui est la véritable lumière des faits, que les congratulations officielles consistaient, à la cour d'Hurlubière, en véritables chatouillements portés jusqu'au spasme du triomphateur : et on croit généralement que le magnanime Hurlubleu passa de vie à trépas dans une de ces glorieuses épilepsies. Il faut convenir au moins que la critique serait bien embarrassée de prouver le contraire ; et j'adopte d'autant plus volontiers cette leçon qu'elle me fournit l'exemple précieux d'un roi mort à force de rire, ce qui n'était peut-être jamais arrivé, et ce qui n'arrivera certainement plus, au train que prennent les monarchies.

Hurlubleu étant mort sans enfants, la grande charte du royaume rendait nécessairement le pouvoir absolu aux mataquins, qui l'auraient bien pris sans cela, suivant leur immémoriale habitude ; car à toutes les révolutions de ce déplorable empire, on ne voyait surgir que des mataquins, mataquins contre mataquins, mataquins sur mataquins, une nuée de mataquins.

Mais mataquins blancs mataquins rouges, mataquins de toutes les couleurs, mataquins à robe longues et mataquins à robe courte, mataquins à cothurnes et mataquins à brodequins, mataquins togés et mataquins cuirassés, mataquins de la plume et mataquins de l'épée, mataquins de naissance, mataquins d'aventure, mataquins d'argent, mataquins de doctrine, mataquins d'industrie, le peuple avait pris son parti là-dessus : c'étaient toujours mataquins. Les misérables Hurlubiers étaient chose innée des mataquins, produite pour les mataquins, et perpétuellement dévolue aux mataquins. Bien fin qui la reprendrait aux mataquins, s'il n'était pas mataquin !

Les mataquins souverains comme de raison, ils firent élever, sur la pierre qui fermait le puits où était descendu Berniquet, un socle de granit en dodécaèdre inégal, pour figurer les douze parties du monde connu. Si on en découvre jamais une

treizième, je déclare sincèrement que je ne sais pas où la mettre ; mais le ciel me préserve d'un plus grand souci !

Berniquet avait laissé son testament populaire comme César, aux trois cents sesterces près que le Romain avait légués par tête à chaque citoyen, et qui se montaient, selon le calcul de M. Letronne, à 59 francs 61 centimes ; c'est là ce qui s'appelle un bon prince ! Mais le pauvre bonhomme de loustic ne pouvait pas disposer d'une *uncia sextula* en métal de cloche ; et c'est de toute sa vie ce qui inspire le plus profond attendrissement à ses biographes. On écrivit donc, sur la plus large face du socle, en style lapidaire non revu par l'Académie des inscriptions, les dernières lignes de son codicille :

QUE DIEU DAIGNE VOUS DONNER À TOUS,
MES BONS AMIS,
TOUT CE QU'IL FAUT DE PATIENCE
POUR SUPPORTER LA VIE,
D'AMOUR ET DE BIENVEILLANCE
POUR LA RENDRE DOUCE ET UTILE,
ET DE GAÏÉTÉ
POUR S'EN MOQUER.

La statue du loustic fut inaugurée le lendemain sur le monument ; et, comme la sculpture de ce temps perfectionné était naïve et bourgeoise, l'habile artiste le représenta en pet-en-l'air, en bonnet de nuit et en pantoufles.

C'est une belle pièce.

ZEROTHOCRO-SCHAH PROTO- MYSTAGOGUE DE BACTRIANE

HYPOTASE

Mon Dieu ! mon Dieu ! que la vie est une chose instructive et amusante, quand on en est revenu !

Il n'y avait guère plus de dix mille et quelques centaines d'années que j'étais mort, quand un beau lendemain de la Toussaint, bonjour bonne œuvre, il m'arriva au chant du coq ce que je vais avoir l'honneur de vous raconter.

Quoique j'eusse pris le temps de cuver le jurançon de notre hôtesse, j'étais, foi de Breloque, un tantinet étourdi, comme un homme qui a perdu l'usage de la société et l'habitude du grand air. Je cheminais, cheminais depuis je ne sais combien de temps, par monts, vaux, avenues, terrasses, parvis, cours, vestibules et degrés, quand je m'arrêtai tout à coup devant un immense portail d'ordre hétéroclite au-dessus duquel était écrit en lettres phosphoriques :

NON PLUS ULTRA
ICI ON ENSEIGNE LA PURE VÉRITÉ
LES SCIENCES TRANSCENDANTES
ET L'ART DE DORMIR DEBOUT EN TOUTES LANGUES.

N. B. Vous êtes priés de laisser les chiens dehors.

Après m'être bien assuré que je n'étais pas compris dans l'exception, j'avisai un homme de taille colossale qui paraissait être là pour garder la porte. Il me l'ouvrit avec de grandes marques de courtoisie en se découvrant afin de me faire honneur d'un turban sesquipedal dont il était coiffé fort galamment, et qui avait toute la forme d'un éteignoir gigantesque. Je cherchai de la main mon bonnet de nuit, dans l'intention de lui rendre politesse pour politesse, comme cela se pratique entre les personnes bien élevées, et je ramenai un éteignoir qui n'était pas moins remarquable que le sien par sa dimension grenadière. Ce brave homme me témoigna de nouveau sa fervente sympathie à la mode du temps et du pays, en saisissant son nez du pouce et de l'index de la main gauche, et je vous prie de croire que vous n'avez jamais vu un pareil nez. Je ripostai d'urbanité en cherchant le bout du mien, mais il était si long que j'eus toutes les peines du monde à y atteindre. Après ces miévrétés courtoisanesques auxquelles on attache peut-être un peu trop d'importance dans la bonne compagnie, nous entrâmes dans une loge fort obscure qui se referma sur nous, et dont nous nous partageâmes l'unique banquettes. On n'y voyait pas pour se mettre le doigt dans l'œil, et mon nez m'aurait d'ailleurs fort embarrassé si je m'étais laissé aller à cette ridicule fantaisie. Par un singulier bonheur, elle ne me passa point dans l'esprit.

PROSCÈNE

Nous tombâmes aussitôt en conversation de la manière ordinaire, à notre attitude près qui devait être un peu maniérée, nos nez respectifs ne nous permettant pas de parler autrement que de profil.

– Me pardonneriez-vous, Monsieur, me dit le possesseur de l'un des deux plus grands nez de la terre (c'était moi qui avais l'autre), de m'être assis sans façon à vos côtés, en vertu des in-

duits, attributions et privilèges que me donne ma charge sur tous les individus résurrectifs ?

– Non seulement je n’y forme aucune opposition, répondis-je, mais je vous ai une obligation infinie de vouloir bien me rassurer par votre aimable présence dans le temple des lumières. Il y fait noir comme dans un four. Vos expressions, qui sont singulièrement choisies, me prouvent d’ailleurs que je ne saurais me trouver en meilleure société.

– Que sera-ce donc, répliqua-t-il en souriant sans doute, quand vous entendrez Messieurs ? Ce sont ceux-là qui ont à leur disposition la fine fleur du pathos, qui se jouent agréablement de syllepse, d’hypallage et d’hypotypose, et qui trient comme on dit la parole sur le volet – Mais je ne suis pas encore informé de l’époque et des circonstances de votre mort ?

– C’était le 6 octobre 1834, d’une inflammation d’entrailles, pour vous servir si j’en étais capable ; ou, pour peu que cela vous duise davantage, d’une phlegmasie entérite, ce qui signifie absolument la même chose. Les médecins de mon temps étaient si décriés en langue vulgaire qu’ils ne parlaient plus que grec.

– Il y avait progrès, reprit l’homme au long nez, et la civilisation en profite. Vos médecins, qui parlaient pour n’être pas entendus, et qui ne s’entendaient pas toujours eux-mêmes en parlant, avaient pris une grande initiative sur leur siècle ; et c’est parce que vous n’avez pas su jeter comme eux votre pensée, si vous pensiez, à travers des synonymes baroques et des argots impénétrables, que votre carrière a été fort bornée, mon pauvre camarade, et votre vie fort absurde. On ne savait pas alors la route de Corinthe, où l’on arrive d’emblée maintenant avec un logogriphe double qui n’a souvent pas de mot. C’est là une belle industrie ! Quoi qu’il en soit, il faut se résoudre. Nous voilà aujourd’hui pied à pied, condamnés à subir le châtiment de nos mœurs, aux limbes du paradis des adroits, dans le spectacle éternel des merveilles inouïes de la perfectibilité. Tel est, afin que vous le sachiez, le texte littéral de notre jugement.

– Horrible, horrible, m'écriai-je ! car je commence à comprendre, d'après ce que vous avez pris la peine de me dire, que l'affreux supplice de ces résurrectifs imperfectibles dont nous avons le malheur de faire partie consiste à entendre perpétuellement des dissertations et des discours ; et quels discours, Monsieur ! et quelles dissertations ! Oh ! l'imagination atrabilaire du vieux Dante avait oublié ce genre de torture dans le Code pénal des damnés ! Il n'avait été prévu ni dans les menaces de Dieu, ni dans les fulminations de l'Église, ni dans les aménités ambrosiennes d'Antoine Rusca, qui sentent si fort le roussi, ni dans la belle topographie du Purgatoire de Barthelemi Valverde, qui parle de ce pays-là comme s'il en était nouvellement revenu. Ce serait une trahison sanglante, un enfer pipé.

– Hélas, Monsieur, les savants sont capables de tout. Mais de quoi vous plaignez-vous pour une petite séance d'obligation après tant de siècles de repos, car je ne crois pas avoir eu jusqu'ici l'avantage de vous recevoir ? Messieurs ont des moments d'indulgence dans les jours de jubilé comme celui où nous sommes, et si vous y mettez de bonnes façons, ils pourront bien vous permettre de remourir à votre aise après la clôture du procès-verbal, pour prendre un peu de bon temps jusqu'à la première convocation. Vous venez expier probablement quelque drôlerie philosophique, un doute sur la moralité sociale de l'enseignement mutuel, une objection saugrenue contre l'orthographe de M. de Voltaire, de l'Académie française, perfectionnée par M. Marie de la société grammaticale, une réticence irrespectueuse dans l'analyse de la méthode Jacotot ? Vous avez peut-être parlé témérairement du magnétisme, de la phrénologie, de l'éclectisme, des sangsues, ou de la panification par la sciure de bois, jeunesse est toujours présomptueuse. Ce n'est pas bien, mais tous mauvais cas sont reniables, et toute ignorance mérite grâce. Allons, allons, un peu de courage !

– Vous êtes furieusement aguerri, mon voisin, répliquai-je brusquement, si vous supposez qu'on se fait de prime abord au malheur de ressusciter à tous les siècles de siècles pour en-

tendre ce que vous savez ! Diable, diable ! il faut que vous ayez quelque énorme péché sur la conscience, qui vous force à prendre votre parti avec tant de résignation !

– Comme vous dites, Monsieur, j'étais portier de la tour de Babel le jour de la confusion des langues, et je me donnai la licence très grande de rire à gorge déployée au nez de Messieurs, quand ils ne s'entendaient plus. Je fus en cela fort mal inspiré, à vous parler net, puisqu'ils ont enfin réussi.

– Réussi ? à quoi donc, portier, s'il vous plaît ? à bâtir la tour de Babel, peut-être ?

– Je croyais que vous le saviez. Vous êtes arrivé comme de plain-pied au six-cent soixante-sixième étage au-dessus de l'entresol, qui est le lieu où se réunissent les membres de la six-cent soixante-sixième section...

– Eh mon Dieu ! assez d'étages et de sections comme cela ! Je sais bien ce que vous voulez dire, et je retiendrai votre chiffre de reste par raison mnémonique. C'est le nombre de la bête, ou il y a *lapsus calami* dans le manuscrit autographe de l'Apocalypse. Enfin, vous étiez portier de cela, et vous êtes portier de ceci ?

– Hélas oui, Monsieur !

– La peine vaut bien le crime, infortuné que vous êtes !... Ce qui m'étonne, c'est qu'en arrivant à la perfectibilité, ils n'aient pas appris la bienveillance, et qu'ils nous traitent encore en ennemis, puisque nous sommes, selon vous, condamnés à les écouter.

– Monsieur, reprit le portier, je vais vous dire... C'est que la perfectibilité complète n'est pas précisément trouvée. Nous avons Babel et les langues, tout juste comme quand j'y étais ; le maximum de la perfectibilité, nous ne l'aurons guère qu'aujourd'hui ou demain.

– On le disait de mon temps, et j’ai assez patiemment attendu jusqu’à l’inflammation d’entrailles.

– Jusqu’à la phlegmasie entérite...

– Je le veux bien ; j’ai attendu, mon cher ami, et je me suis toujours laissé dire que la perfectibilité était pour le lendemain ce qui m’a laissé sur son compte une profonde défiance.

– Vous n’en aurez probablement plus ce soir, car je peux vous dire le programme, c’est tout à l’heure que le congrès doit entendre l’important rapport du savant docteur Berniquet, lequel a été mandé il y a près de cinquante ans à la recherche de l’homme parfait que les philosophes nous annoncent depuis si longtemps, et personne ne doute qu’il le rapporte dans ses collections, au moins empaillé. Il est probable que votre retour palingénésique sur la terre a été calculé en raison de ce grand événement dont la connaissance vous navrera de remords éternels.

– En vérité, vous me faites tort de supposer que je porte la ténacité à ce point dans mes opinions. Quatre mille ans d’un sommeil sans agitations et sans rêves, la probabilité, pour ne pas dire la certitude, que je ne retrouverai dans l’auditoire de vos sages ni les journalistes, ni les créanciers qui m’ont fait autrefois une rude guerre, ce doux repos enfin des nerfs, des humeurs et des passions que procure le bénéfice de la mort, m’ont désarmé de toutes mes vanités belliqueuses. Je verrai l’homme parfait avec beaucoup de satisfaction, et je me ferai un véritable plaisir de lui présenter mes hommages.

– Ce désir ne tardera pas à être rempli, répondit le portier. Le voile sacré se déchire. Préparez vos yeux à l’éclat des feux qui vont les éblouir. La lumière est faite.

Pendant qu’il parlait ainsi, éclairages, quinquets et on leva la toile.

ORAMIE

Cela était éblouissant. Je rabaissai mon éteignoir sur mes sourcils, et je mis mes yeux à l'abri d'une sensation trop vive, en les tournant à droite et à gauche avec l'ombre propice du nez dérisoire dont j'étais muni, pour les habituer lentement à cette profusion de clartés.

Le congrès universel ne se composait pas de moins de quarante mille hommes, sur mille de front, à ce qu'on me dit, et sur quarante de profondeur, nombre déjà symbolique, qui fut pour moi une singulière *révélation* de perfectibilité. Chacun de ces messieurs était coiffé d'une magnifique lanterne cylindrique éclairée au gaz, et sa poitrine resplendissait d'un soleil enflammé des mêmes lumières, de sorte qu'à travers les intervalles étroits comme un miroir d'alouettes, pendant que le transparent qui formait le fond de la scène roulait sur un axe perpétuel à la manière de ces feux si bêtement nommés pyriques dont vous avez eu la représentation chez Séraphin. Je ne sais comment je parvins à me familiariser avec ces merveilles.

Tout à coup le président se redressa de son siège avec une miraculeuse solennité, et tira de son éphod igné trois muscades philosophiques qu'il plaça dans la concavité supérieure de trois gobelets d'or qu'on avait placés devant lui :

« Voilà, dit-il, une muscade, deux muscades, trois muscades. Sous le premier gobelet, il n'y a rien. Sous le second gobelet, il n'y a rien. Sous le troisième gobelet, il n'y a rien ».

Et il en fit la démonstration.

« Tout le monde sait, continua-t-il, que ce premier gobelet est l'emblème de l'âge d'appréhension, ce second gobelet l'emblème de l'âge de compréhension, et ce troisième gobelet l'emblème de l'âge de perfection que nous allons atteindre si

heureusement. Les trois muscades viennent d'y passer. Une, deux, trois... voilà les muscades. »

« Maintenant les muscades n'y seront plus. Partez, muscades !

Et j'en reçus une sur la seule partie de mon visage qui pût se développer hors de la loge des résurrectifs.

« Les muscades n'y sont plus, ajouta-t-il (je le savais, parbleu, très bien) ; que demandez-vous à la place ? »

– Père suprême, dit un des quarante mille, je voudrais voir à la place de la première le symbole de l'âge d'appréhension !

Le Père suprême renversa le premier gobelet, et nous montra un joli loup de sept ans dont un lapin sciait les dents avec une plume d'oie, à la lueur des yeux d'une chouette.

– Père suprême, dit un autre, je voudrais voir à la place de la seconde le symbole de l'âge de compréhension.

Le Père suprême renversa le second gobelet et nous vîmes un vilain singe au derrière pelé, qui puisait depuis le temps de Pythagore l'eau d'un puits dans un seau sans fond, sans avoir pu en ramener une goutte.

– Père suprême, dit un autre encore, je voudrais voir à la place de la troisième tout ce qui existe du symbole actuel de la perfection, puisque nous n'avons pas encore le bonheur d'en jouir complètement.

Le Père suprême renversa le troisième gobelet, et découvrit un petit homme hideux de laideur et rabougri de vieillesse, plié sur ses genoux croisés à la manière des tailleurs, et qui paraissait s'amuser à faire crever des baguenaudes pour en entendre le bruit.

– Victoire, victoire ! s'écria toute l'assemblée. C'est notre digne confrère Berniquet, le grand chercheur de la perfection,

l'homme de l'éternel savoir, le xénomane des terres intellectuelles, celui qui nous rapporte de loin la science et la vérité !...

ANTISTROPHE

Seul pour accomplir la noble mission dont vous m'aviez chargé, Messieurs, je n'hésitai pas à me jeter dans la nouvelle crypte qui s'ouvrait à mes regards ; je m'y élançai d'un bond, mais le fond de ce puits circulaire se formait d'une trappe en chapechute qui tourna brusquement sur son axe et se referma au-dessus de ma tête, pendant que je descendais dans le gouffre sans fond avec la précipitation accoutumée des corps gravitants. Cet accident m'inspira d'abord, je ne saurais le dissimuler, quelques réflexions sérieuses, d'autant plus que je n'avais pas fait cinq cents lieues de cette manière sans m'apercevoir que je tendais directement au centre de notre globe que j'avais toujours été fort curieux d'explorer, mais où je désespérais de parvenir sans avaries. La philosophie me soutint, non pas en l'air, mais dans l'âme ; l'amour des sciences vint consoler, affermir, égayer mes esprits, et changer mes terreurs abjectes en douces méditations. Je m'accoutumai peu à peu à contempler assidûment les différentes couches telluriennes dont les coupes distinctes se dessinaient à mes regards, et desquelles la rapidité de mon passage ne m'a pas permis à mon grand regret de vous rapporter des échantillons. Je comptai ainsi par grandes zones les âges du globe et la révolution de la nature, spectacle sublime et enchanteur pour un philosophe qui aurait la respiration facile, mais j'avais malheureusement gagné un asthme en gravissant le Chimborago. Enfin, au bout de quatorze heures et demie, montre à la main, j'arrivai au point milieu de nos choses terraquées, avec de grièves angoisses, car il est difficile de vous faire concevoir, Messieurs, ce que pèse une atmosphère de quatre ou cinq mille lieues de plus, quoique ce ne soit qu'une bagatelle re-

lativement à l'espace ; et je ne vous parle pas de la chaleur volcanique, sur laquelle les philosophes ignéens n'ont rien exagéré. Je ne vous en dirai pas non plus le degré juste, à cause de la brusquerie de cette investigation, et du mauvais état de mon thermomètre de Fahrenheit.

Mes pieds avaient touché le sol, non sans une légère foulure. Je me remis ; je repris haleine, et j'en avais grand besoin. Mon rat-de-cave flambait encore sous sa capsule vitrée, par le bénéfice de la raréfaction atmosphérique. J'éclairai de toutes parts l'enceinte où j'étais parvenu. C'était un caveau, et j'avais quelques raisons de m'en douter. Le milieu de ce milieu universel était occupé par un cippe qui portait une bobèche qui ne portait rien, au moins en apparence. À force de tourner les cendres d'une mèche usée sur laquelle avaient passé trente ou quarante siècles, je parvins cependant à en extraire une petite figure d'homme si pâle, si cassée, si ridée, si ratatinée, si mesquine et si rabougrie que ma première pensée fut de la mettre dans les manchettes. Un petit cri m'avertit qu'il restait je ne sais quel souffle de vie dans cet embryon ; je le saisis, je le réchauffai de mon haleine, je le frottai d'une goutte d'eau-de-vie retrouvée dans ma gourde de voyage, et je le replantai au milieu de sa bobèche, plus allègre que je m'y étais attendu. Comme il s'y tint ferme et la main sur la hanche avec toute la dignité que pouvait comporter sa taille de deux pouces et demi, je ne pensai plus qu'à remonter par où j'étais venu pour retrouver mes confrères et mon équipage. Cela me parut difficile.

« Arrête, Berniquet, me dit le nain, et ne sors pas d'ici sans me rendre tout à fait la vie que j'attendais de toi depuis des siècles sans nombre ! »

Je me prosternai d'admiration en voyant que cela parlait. Vous l'auriez fait comme moi, Messieurs. Il est si rare qu'une idée articulée, et qui s'énonce en bons termes, jaillisse d'un chandelier, surtout quand la bougie est morte !

« Arrête, continua-t-il d'une voix persuasive, et si tu trouves quelque part une petite cruche de grès où je renfermai autrefois l'élixir vital, donne-m'en, je te prie, un bain de pied abondant jusqu'à l'orle de mon bougeoir ; mais prends garde sur ta tête d'en passer les bords d'une goutte, car nous serions noyés tous les deux dans un fleuve de science dont nous ne pourrions plus nous tirer, et qui engloutirait ton académie avec le reste du genre humain. »

J'avais la main sur la cruche, mais je me défiais de ma main tremblante, et, la lunette enchâssée dans l'orbite de l'œil, je laissai tomber goutte à goutte la liqueur sacrée, en suivant ses progrès à la lumière de mon rat-de-cave affranchi de sa prison. Tout à coup, le feu flottant du lumignon s'abaissa comme par magie, et vint lécher de sa langue rose et bleue le liquide inconnu, qui s'enflamma subitement et se roula en ondes brûlantes, à la manière d'un bon bol de punch au rhum de la Jamaïque. Je vous demande avec quelle terreur je cherchai alors, au milieu de cet incendie récréatif au regard, mais effrayant pour le sentiment, la figurine solennelle que je venais de dérober à tant de siècles de mort pour la rôtir toute vive sur une bobèche. « Atome organisé, penseur et parlant, m'écriai-je ! monade archéologique, microcosme vivant qui auriez fait, même empaillé, les honneurs du plus beau musée de la terre, créature sublime et rare que les sages de mon pays auraient été si fiers et si heureux de posséder dans un bocal, par quelle fatalité faut-il que je vous aie réduit en cendres, avant de vous disséquer ?

– Tu te trompes, Berniquet, répondit le petit fantôme ; je suis vivant, et je me porte comme un charme. Ce déluge de feux dont tu m'as inondé, c'est mon atmosphère et mon élément. Sa chaleur me ragailardit, et je m'y sens rayonner de toute mon ancienne splendeur philosophique. Je te dois ma palingénésie et je t'en tiendrai compte, si je puis, sur les progrès éventuels d'un monde à venir. »

Il s'était en effet campé plein d'assurance, et sa physionomie naturellement imposante ressortait merveilleusement sous les cendres et la fumée. Son chaperon aux couleurs ardentes, qui s'arrondissait comme un champignon bercé sur son pédoncule, lui donnait seul l'apparence d'une mèche mal coupée. Audessous, ses yeux étincelaient comme le coton d'une bougie mouillée, ou comme deux petits cratères qui viennent de s'ouvrir sur le front d'un volcan en miniature.

« Ne saurai-je pas, lui dis-je, à qui j'ai l'honneur de parler ?

– C'est bien le moins que je te doive pour les services que tu m'as rendus, répondit-il. Je suis Zoroastre. »

VOYAGE PITORESQUE ET INDUSTRIEL DE KAOUT'T'CHOUK DANS LE PARAGUAY-ROUX ET LA PALINGÉNÉSIE AUSTRALE¹

Il y a des gens qui se persuadent que le métier de journaliste est une des sinécures les plus fainéantes de ce monde, et ils se trompent grandement, si j'ose en juger par l'ennui que j'éprouve à trouver, dans le cercle de mes petites attributions, quelque sujet nouveau qui soit digne de distraire le lecteur de la politique, ou de l'amuser du rien-faire. J'étais tout prêt à me noyer de désespoir dans un fatras de brochures narcotiques et absorbantes, quand ma main s'est retenue par hasard (ou par cet instinct merveilleux de conservation qui ne manque jamais à l'homme) aux *Voyages de Kaout't'Chouk*, savant étranger, dont le nom traduit sensiblement l'origine. Comme il n'y a, entre *Kaout't'Chouk* et moi, aucune de ces mornes et sonores harmonies qui entretiennent l'accord parfait des auteurs et de leurs critiques, je puis vous faire en secret une révélation bien pré-

¹ Par Tridace-Nafé-Théobrome de Kaout't'Chouk, etc.

cieuse pour l'histoire littéraire, et dont il faut que mon jeune et savant ami, M. Quérard, prenne acte le plus tôt possible dans le bel ouvrage où il dit tant de mal de moi. C'est que cet écrivain souple, élastique et moelleux, qu'on appelle *Kaout't'Chouk*, n'est autre qu'un jeune Chinois fort connu, que les mandarins de la Chine avaient eu la complaisance d'envoyer à Paris pour y apprendre la perfectibilité, et qui s'en retourne à Pékin, bachelier ou maître ès-arts, la tête pleine de sciences, de découvertes et de nomenclatures. Je ne sais où il a écrit son voyage, mais je pose en fait qu'on ne le raconterait pas mieux à Paris, quand on a dû à la prudente largesse de ses parents l'inappréciable bonheur d'y passer quelques années dans les bonnes écoles.

J'avais souvent entendu parler de *Kaout't'Chouk*, et qui n'a pas entendu parler de *Kaout't'Chouk* ? Je le connaissais même sous ses prénoms de Tridace et de Théobrome, parce qu'il est bien difficile de ne pas les lire inscrits en gros caractères au second verso du journal, si distrait que l'on soit d'ailleurs de l'occupation essentielle d'une journée régulière par la visite d'un médecin ou par celle d'un créancier. Quant au Paraguay-Roux, j'ai toujours désiré de recevoir quelques renseignements positifs sur cette contrée célèbre, depuis qu'elle occupe infailliblement un paragraphe officieux ou officiel de toutes les feuilles publiques où le compositeur lui réserve une rubrique inamovible, comme à l'article *Espagne* et à l'article *Angleterre* ; mais les voyageurs n'y pensaient pas. Vous trouviez, à tout bout de champ, d'intrépides explorateurs des régions inconnues qui revenaient de Tombouctou sans y être allés ; mais du Paraguay-Roux, point de nouvelles. Et j'étais dans ces dispositions d'esprit quand je reçus, franc de port, le charmant livret exotique dont j'ai l'agrément de vous entretenir aujourd'hui, c'est-à-dire le *Voyage pittoresque et industriel de Kaout't'Chouk dans le Paraguay-Roux*.

La première chose qui frappe les yeux et l'esprit dans ce délicieux spécimen des arts du nouveau monde, c'est la perfection de son exécution typographique, égale, si plus ne passe, à tout

ce qu'Elzévir et Didot ont produit de plus achevé. La presse à la vapeur, qui est déjà en usage aux sources du Meschacébé, ne nous avait pas accoutumés dans notre vieille Europe à l'élégance et à la pureté de ce tirage. Le papier est ferme, retentissant et susceptible d'être soumis à l'action d'un air un peu chargé d'humidité sans se décomposer en bouillie comme celui de nos fabriques, ce qui offre un certain avantage aux consommateurs de livres, si multipliés de nos jours par les progrès de l'instruction. Quant aux lettres fantaisistes ou ornées, on ne peut se dissimuler que le graveur meschacébite a laissé fort en arrière les ingénieux artistes parisiens qui se sont proposé, comme un agréable sujet d'émulation, le travestissement de l'alphabet en petites capitales étiques, obèses ou bancroches, d'une riante difformité. La ligne imprimée en ce genre au frontispice du *Voyage de Kaout't'Chouk* a le mérite incontestable d'être complètement illisible, ce qui n'avait jamais été tenté jusqu'ici, et ce qui prouve bien de l'esprit et bien du goût. Malgré la longue habitude que je me suis faite de ces utiles difficultés dans l'étude des hiéroglyphes, et surtout dans la correspondance autographe du docte M. Michel Berr, je déclare avec franchise que cette ligne serait restée en blanc dans mon article, si l'éditeur n'avait eu l'attention délicate de la traduire en lettres humaines à la page de l'avant-titre. Publiée il y a quelques années, sans cette aimable attention, elle aurait hâté nécessairement la mort déjà trop précoce de mon illustre confrère M. Champollion. Voilà ce qu'on peut appeler un progrès intelligent et moral de l'imprimerie, et c'est ainsi qu'il faudrait imprimer presque tous les livres.

Kaout't'Chouk s'embarqua le 31 février 1831 (style chinois) sur la fameuse corvette *La Calembredaine*, au port de Saint-Malo. Nouvellement initié alors aux mystères de la langue romantique et de la littérature maritime, il en prodigue la *terminologie* avec toute la confiance d'un néophyte qui s'attache moins à la valeur des expressions qu'à leur effet. Après avoir

cargué les amarres et déferlé les haubans, on part, toutes voiles dedans, sous un ciel de sud-est-nord-ouest. Il vente frais sous un ciel bleu ; les lames clapotent en silence ; les brisants se jouent aux flancs du bâtiment qui file son nœud, et qui a bientôt doublé le cap Finistère, endroit où commence la fin du monde, ainsi que l'indique son nom. Je le laisserai voguer sans moi aux premières explorations scientifiques de son voyage, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à apprendre dans son histoire de la fabrication du madère sec, et dans sa profonde théorie des raisons physiologiques en vertu desquelles le serin des Canaries a les plumes jaunes, ce qui n'empêche pas un méthodiste de l'appeler *vert* et un autre de l'appeler *brun*. Ces considérations ne manquent certainement pas d'intérêt ; mais elles touchent de trop près à nos habitudes, à nos besoins ou à nos plaisirs, pour mériter d'occuper sérieusement l'intelligence d'un homme qui sait faire bon usage de son éducation, le but principal de la science étant, comme tout le monde sait, d'approfondir les choses inutiles, surtout quand elles ne valent pas la peine qu'on les explique.

Je ne peux pas me dispenser cependant de m'arrêter un moment avec *Kaout't'Chouk* sur le sommet du pic de Ténériffe, où il fait la rencontre d'un des industriels les plus avancés de notre époque. Ce grand homme est parvenu à convertir la neige en sel marin par dessiccation, sans autre apprêt que le mélange d'un alcali volatil bien compact, et le plus dur que l'on peut trouver. La neige, enveloppée hermétiquement par la flamme, se cristallise à l'instant et se retire toute rouge de la fournaise ; on la jette alors dans des baquets remplis d'une légère dissolution d'alun et de salpêtre animal, et c'est dans cette préparation qu'elle reprend sa blancheur primitive. « Nous goûtâmes ce sel merveilleux, ajoute *Kaout't'Chouk*, il était très sapide, agaçant légèrement les houppes nerveuses de la langue, et superbe à l'œil. »

Le particulier si éminemment recommandable qui a établi cette précieuse manufacture était depuis longtemps en posses-

sion de tirer une huile exquise de certains cailloux de Ténériffe, qui contiennent *l'oléagine* pure et pour ainsi dire native ; mais cette opération est trop connue aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ces procédés. On comprend avec quelle facilité les végétaux ligneux de la montagne lui fournissent le seul vinaigre dont nous faisons usage à Paris ; et comme l'humus qui la couvre est prodigieusement fertile en plantes saladiformes, il est aisé de conclure de cette heureuse combinaison de circonstances que le pic de Ténériffe est l'endroit de la terre où l'on mange les salades les mieux confectionnées, au poivre près qu'il faut encore tirer de Cayenne. Il y aurait un moyen fort simple de remédier à cet inconvénient, ce serait de trouver la *pipérine* dans quelque racine ou dans quelques herbes propres aux localités, comme la laitue ou la betterave, et notre chimiste agronome trouvera infailliblement la *pipérine*, si elle n'est déjà trouvée. Après cela, il n'y aura plus rien à trouver, grâce au ciel, si ce n'est la salade toute faite.

Nous ne ferons pas une relâche plus longue au cap de Bonne-Espérance, où *Kaout't'Chouk* remarque fort spirituellement que tous les *indigènes* du pays sont Anglais ou Hollandais, ce qui donne à cette population autochtone une physionomie sauvage très particulière, dont on ne peut guère se former une idée que dans les tavernes de Londres et les *musicos* d'Amsterdam. Les voyageurs ne manquèrent pas de visiter la fameuse montagne de *la Table*, qui était alors couverte d'une nappe d'eau parce qu'il y avait eu de l'orage. Ils n'en présentèrent pas moins leurs hommages, au célèbre M. Herschell, « digne neveu d'un père illustre », et je demande grâce en faveur de *Kaout't'Chouk* pour ce *lapsus linguæ* d'érudit. C'est le *nepos* des Latins que nous traduisons par neveu dans la langue poétique, en parlant de nos petits-enfants dans la ligne directe de la descendance. Au reste, il doit être bien rare, quand on possède tous les idiomes de la terre, de ne pas commettre, par-ci par-là, quelques légers *spropositi* dans celui dont on prend la peine de se servir pour la commodité du public, et c'est ce qui

explique suffisamment pourquoi les savants ont en général un style si baroque.

Je reviens à M. Herschell : « Il s'est installé pour trois ans à la Table du cap de Bonne-Espérance, dit *Kaout't'Chouk*, afin de vérifier si l'envers des étoiles dont il avait observé le côté opposé, à Greenwich, en Angleterre, est identiquement semblable à leur endroit. » Personne n'ignore que M. Herschell se sert pour cette belle investigation empyréenne d'un télescope géant dont la portée échappe à tous les calculs, car il a la propriété inexprimable en chiffres de rapprocher les corps célestes douze fois plus près qu'ils ne sont loin. L'admirable exactitude avec laquelle M. Herschell et ses élèves reproduisent journallement le *prospect*, le profil et le plan des mouvements de la Lune, est par conséquent un garant bien sûr de la fidélité de leurs dessins, dans la topographie si impatiemment attendue de Saturne et surtout d'Uranus où ils discernent les moindres objets plus nettement qu'ils ne pourraient le faire dans leur chambre en plein midi, c'est-à-dire à l'heure où ces messieurs ont contracté l'habitude immémoriale de nous faire voir les étoiles.

Beaucoup de gens auront dit jusqu'ici du voyage de mon Chinois ce que disait le vieux Fontenelle d'un amphigouri de Collé : « Je n'ai garde de m'étonner de ce que j'entends tous les jours. » Voilà réellement d'étranges merveilles pour qu'elles vaillent qu'on les raconte ! Pendant que voyageait *Kaout't'Chouk*, la science courait devant lui. Le boulet souterrain qui se propose de nous arriver en vingt-deux minutes et demie, par un *tunnel* pratiqué de Bruxelles à Paris, est encore plus fort que le télescope d'Herschell, et plus difficile à digérer que la salade du pic de Ténériffe. Le jeune découvreur que je suis religieusement à la trace a commencé, comme le souriceau de La Fontaine, *qui n'avait rien vu*, par s'amuser innocemment aux bagatelles de la porte. Il faut le retrouver dégagé de ses intuitions naïves, s'associant ou plutôt s'assimilant progressivement aux aperceptions les plus éclectiques de son sens intellectif, pour jouir esthétiquement des acquisitions de sa compréhensi-

vité. Il suffit pour cela de l'accompagner jusqu'aux îles de la Polynésie, où il a eu le temps de parvenir, selon toute apparence ; pendant que j'écrivais les mots ci-dessus.

Vanvua-Leboli ne retint pas longtemps *Kaout't'Chouk*, cette île étant tellement déserte qu'on y rencontre souvent des villages immenses où il serait impossible de trouver une seule maison. Notre *Kaout't'Chouk*, animé de cet esprit de philanthropie qui impose aux gens de savoir le devoir impérieux d'éclairer le genre humain et de lui apprendre à connaître à fond toutes les choses dont il ne se soucie pas, sentait ce besoin généreux de discourir et de disputer qui demande ordinairement un auditoire ! C'est ce qui décida le choix de l'estimable voyageur en faveur d'une autre île déserte où il y avait beaucoup de monde, et où les moindres bourgades lui parurent convenablement peuplées, surtout le jour. Il eut la politesse délicate d'en prendre possession au nom de la France, mais sans en faire part aux habitants, car il était un peu diplomate, et il l'appela par instinct l'île de la *Civilisation*. *Kaout't'Chouk* ne croyait pas si bien dire. Si l'on s'en rapportait à ses *Mémoires* (et à quoi s'en rapporterait-on, je me le demande, dans la littérature actuelle et dans l'histoire contemporaine, si on ne s'en rapportait pas aux *Mémoires de Kaout't'Chouk* ?), la civilisation de ce pays est en effet la plus complexe qu'une nation extraordinairement perfectionnée puisse désirer pour son usage particulier, au moins jusqu'à nouvel ordre. Il ne faut jurer de rien avec la perfectibilité.

Je n'ai presque pas besoin de vous dire que l'île *de la Civilisation* a des chemins de fer, la civilisation ne marche plus sans cela ; mais elle a depuis longtemps abandonné notre procédé à cause de la lenteur des résultats. Le moteur actuel, qui est incomparablement plus rapide, puisqu'il est physiquement impossible de distinguer le moment de l'arrivée de celui du départ, et *vice versa*, par la plus minime des divisions du temps, est le fluide électrique. « La minime locomotive, entièrement en métal, dit *Kaout't'Chouk*, a la grandeur et la forme d'un pistolet d'arçon, ce qui lui a fait donner le nom de *pistolet de Volta*. On

attache le wagon par un anneau de fer à une caisse de voiture en verre dans laquelle se place le voyageur, et cet appareil vole avec une rapidité incalculable sur un fil de fer qui lui sert de *conducteur*, ce système de *diligences* rendant tout autre conducteur inutile. » On voit qu'à l'avantage de la célérité la méthode ingénieuse dont nous parlons réunit l'avantage plus précieux encore pour la population stationnaire, qui est assez nombreuse dans tous les pays, de n'entraîner ni expropriations vexatoires, ni violation permanente du sol sacré de l'agriculture au bénéfice de quelques spéculateurs pressés de gagner. L'heure du départ expirée, une manivelle mue par quelque moyen analogue rappelle le fil d'archal sur sa bobine immense, et le laboureur paisible peut retourner à ses travaux avec autant de sécurité que s'il avait pris naissance dans la pastorale Arcadie, dans la gracieuse Tempé, ou dans toute autre île arriérée et barbare de l'archipel des *Bucoliques*.

Le service des postes se fait par ces routes, et *Kaout't'Chouk* assure qu'il n'est pas rare de recevoir la réponse d'une lettre qu'on n'a pas encore fait partir ; mais il est difficile de ne pas supposer là une petite exagération.

Ce qui est certain, c'est que nous n'irons guère plus avant sur la route des sciences ou dans la science des routes, à moins que nous ne retrouvions le secret inappréciable de l'île *d'Odes où les chemins cheminaient*, et dont il nous est resté des traditions assez authentiques dans la *Véritable histoire de Pantagruel* et dans les souvenirs du peuple, comme en témoignent ces locutions si connues : Ce chemin *vient* de tel endroit ; ce chemin *doit aller* à tel autre ; celui-ci *va vous égarer*. Heureux temps où une voiture s'appelait encore une *chaise* parce qu'on n'avait pas besoin de sortir de la sienne pour parcourir le monde, pourvu qu'on l'eût placée sur le pavé du roi dans une voie bien tracée ! C'est de cette grande époque de notre civilisation (Dieu nous la rende !) que date la coutume de commencer tous les voyages d'instruction par celui de Rome où tous les chemins *allaient*, selon le proverbe antique, et il faut avouer que c'était une grande

commodité. On assure qu'elle est encore à l'usage d'un grand nombre de voyageurs qui composent leurs relations sans quitter la place, mais c'est ce qu'on ne pourra pas dire du voyage de *La Calembredaine*, où l'Europe avait tant de députés. Quelques-uns soutiennent même qu'elle portait à son bord le *Congrès scientifique*, et c'est probablement pour cela qu'on n'en parle plus à Paris.

On imagine aisément que les caisses d'épargne sont parvenues à *l'île de la Civilisation*, à moins qu'on n'aime mieux penser qu'elles en viennent. *Kaout't'Chouk* eut la satisfaction d'en trouver jusque dans les plus misérables hameaux et de voir l'ouvrier sans travail, le prolétaire indigent, l'infortuné vaincu par la misère et par le désespoir, verser avec empressement dans ces trésors providentiels l'excédent de leurs besoins, le superflu de leur nécessaire et le fruit de leurs économies. C'est une chose commune dans ces pays-là, et qui n'en est que plus touchante, que de refuser à cinq ou six pauvres enfants affamés leur maigre repas quotidien, afin de se ménager un morceau de pain pour la vieillesse. Le sentiment moral de cette sublime institution a tellement prévalu parmi le peuple, qu'une multitude d'individus ont pris le parti de vivre d'emprunt pour épargner davantage, et ce moyen assez plausible est déjà connu à Paris. Il est résulté de cette magnifique invention de la philosophie australe que le numéraire a totalement disparu de la circulation, car il n'y a millionnaire assez traître aux intérêts imprescriptibles et sacrés de son argent pour s'en réserver de quoi faire chanter un aveugle. Il aura beau, le déplorable Homère de la borne, faire gonfler sous un archet qui n'a plus que le bois les deux cordes rauques qui vibrent encore à son crinclin ! En retour du plaisir que ses mélodies monotones procurent à l'oreille des passants, son oreille, à lui, ne sera plus égayée par le son joyeux de son mal marqué qui bondit seul et à l'aise dans sa timbale de fer-blanc. Le sou de l'aveugle est la caisse d'épargne, où il ne le porterait pas, si on le lui avait donné, car il n'a pas mangé d'aujourd'hui. Mais c'est un des inconvénients inévitables de notre civilisation fiscale et financière qui n'est pas faite

pour les aveugles, et qui l'est bien moins encore pour les manchots.

Il y a des esprits hargneux ou malintentionnés qui allégueront à ce sujet l'intérêt du commerce, de l'industrie et des arts, branches essentielles de prospérité qui s'appauvrissent en raison directe du progrès de l'avarice publique ; sources abondantes de la richesse nationale qui promettaient de ne pas tarir, et qu'on déforme habilement par un canal secret pour les faire tomber dans l'océan du monopole et de l'usure. On ne s'occupe guère de ces paradoxes dans *l'île de la Civilisation*. Toutes les pensées y sont tournées vers les caisses d'épargne, qui gagnent journellement en embonpoint celui que perdent leurs clients ; mais il est vrai de dire qu'elles offriront un jour une ressource bien opportune aux personnes qui auront l'agrément de ne manquer de rien.

J'avais juré de ne plus parler de politique, parce que la politique est assez *parlière* d'elle-même pour se passer de truchement ; mais il est bien difficile d'oublier cette science exorbitamment progressive, quand on s'est engagé, à ses risques et périls, dans la discussion d'une question de progrès. La politique est en voie de perfectionnement, dans *l'île de la Civilisation* comme partout, et j'oserais même assurer qu'elle n'y laisse rien à désirer, s'il n'était de sa nature de désirer toujours quelque chose. *L'île de la Civilisation* jouit comme nous des douceurs d'un gouvernement représentatif, c'est-à-dire d'une constitution aussi libérale qu'on a pu l'imaginer, dans laquelle la soixante-millième partie de la nation représente la cent-cinquantième en présence des cent quarante-neuf autres et à leur satisfaction unanime.

La parcimonie philosophique et sentimentale sur laquelle sont fondées les *caisses d'épargne* est l'âme des gouvernements représentatifs, qui savent qu'ils ont longtemps à vivre, et qui éprouvent le besoin d'économiser pour l'époque de décadence où ils retomberont, par la force des choses, dans l'imbécillité

puérile du premier âge. C'est un accident qui peut arriver cependant d'un jour à l'autre, à cause de l'extrême rapidité avec laquelle la civilisation se développe, le wagon social allant si vite que l'étincelle électrique a peine à le suivre. Aussi la fixation des honoraires du roi ne manquait pas autrefois d'exciter dans *l'île de la Civilisation*, à tous les couronnements, de violents orages parlementaires dont la constitution du pays a été souvent ébranlée. Le *victus* et le *vestitus* monarchiques y étaient tombés à un tel degré de rabais, que les industriels politiques étaient sur le point de se déclarer en carence de matière royale et propre à trôner, depuis qu'une dynastie de grande espérance avait eu le malheur de s'éteindre par excès de régime. On recourut inutilement d'abord à la condamnation judiciaire et à l'appréhension par corps pour se procurer des souverains à la diète, les infortunés se retranchaient sur leur liberté individuelle, et les délais de la justice leur permettaient ordinairement de se sauver, ou du moins de se pendre. La monarchie en était là, quand un de ces prodigieux génies qui se rencontrent communément dans l'opposition s'avisa d'un expédient qui a pourvu bien spirituellement à cette difficulté. Le royaume florit maintenant sous les lois d'un charmant petit monarque de palissandre incrusté qui est mû par des rouages fort simples, comme une horloge de bois. Quand les bois sont remontés et les ressorts mis en mouvement, cet autocrate débonnaire peut signer de sa main droite, en superbe courante anglaise, vingt ou trente belles pièces gouvernementales qui ne coûtent que le timbre ; et ce qu'il y a d'infiniment remarquable dans cette merveilleuse machine constitutionnelle, c'est qu'il signerait également de la gauche, si tel avait été le bon plaisir du mécanicien. L'opération terminée, on replace le roi dans le garde-meuble jusqu'à la session suivante, après avoir pris toutes les précautions convenables pour le préserver des atteintes de certains insectes malveillants qui sont très friands de palissandre, mais les seuls ennemis d'ailleurs que ce prince heureux et paisible ait à redouter dans son Louvre de carton. Cette ingénieuse invention réduit la liste civile à une modeste somme de 17 francs 52 centimes, qui sont

cotés au budget pour fourniture des liniments onctueux nécessaires à l'entretien de la branche régnante ; et il en résulte qu'il n'y a presque pas de révolution à craindre dans l'*île de la Civilisation* d'ici au premier renchérissement des huiles d'olive.

Tout en rendant librement justice à ce qu'il y a d'éminemment grandiose dans ce procédé, je dois peut-être me défendre contre le reproche trop commun aujourd'hui d'avoir eu en vue quelque insinuation perfide ou quelque allusion séditieuse. M. le procureur du roi, que j'honore parfaitement, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître, n'aura jamais à me reprendre, j'espère, sur un délit de presse, moi qui tournerais plus volontiers pendant toute l'éternité autour de ma pensée, comme le chien de garde autour de sa chaîne, que de franchir ses limites légales de l'épaisseur d'un atome, ou de la simple portée d'une idée nouvelle. Vieux tory de naissance et d'inclination, je suis connu pour préférer à tous les rois de palissandre du monde les rois du bois dont on les fait.

J'ai du reste par-devers moi, pour mettre ma responsabilité à l'abri, la relation véridique des Voyages de *Kaout't'Chouk*, qui sont un livre fort rare, comme il convient dans ces matières des hautes et substantielles études, mais qui ne sont pas un livre de raison, et je suppose qu'on a dû s'en apercevoir de temps en temps en parcourant cette analyse. On parviendrait peut-être encore à s'en procurer chez Crozet ou chez Techener, les libraires favoris des amateurs, quelque précieux exemplaire, imprimé sur peau de promerops, et relié en cuir de griffon, d'ixion, de licorne ou de béhémoth, avec des dentelles fantastiques sur le plat, par le Bauzonnet de la Polynésie, ce qui veut dire au moins son Thouvenin, mais cela coûterait bon.

Gloire soit rendue à l'écrivain par qui cet excellent livre nous est venu de loin ! Ce qui nous manque en France, ce n'est pas cette fine gaieté de l'esprit qui effleure en passant, avec l'adresse de l'à-propos, un ridicule superficiel : nous en avons à revendre. C'est cette ironie pénétrante et profonde qui fouille et

creuse autour de lui (et qui ne laisse de l'ébranler sur ses racines que lorsqu'elle l'a extirpé). Voyez Cervantès, voyez Butler, voyez Swift, voyez Sterne, ces gens-là ne se contentent pas d'émonder *luxuriam foliorum* ; ils sapent l'arbre et le jettent mort sur la terre, sans semences et sans rejetons. Ce genre de critique, dont Voltaire et Beaumarchais ont fait un funeste abus en l'appliquant par étourderie ou par méchanceté à tout ce qui nous restait d'idées sociales, avait chez des modèles, malheureusement fort difficiles à imiter, dans Molière et dans Rabelais ; et il faut que je l'avoue, au préjudice de mes idées philosophiques, si la littérature a ses causes finales, comme toutes choses, Rabelais et Molière ne sont pas arrivés à leur jour, ou bien la providence des vérités nous ménage un Rabelais, un Molière, qui tardent beaucoup à venir. Qu'était-ce, grand Dieu ! que le jargon des *Précieuses* et des *Femmes savantes* auprès de celui qu'on nous a fait, et qui n'a plus de nom dans aucune langue ? *Tartufe* lui-même, que le poète a dessiné à si grands traits, serait un méchant écolier dans ce siècle d'hypocrisie et de mensonge, où le faux seul jouit des privilèges du vrai. La postérité aura sans doute beaucoup de choses à nous reprocher, au cas que nous ayons une postérité qui daigne s'occuper de nous ; mais ce qu'elle remarquera de plus caractéristique dans notre époque, c'est l'absence presque totale du *dériseur sensé* qui a le bon esprit de se moquer des autres, et de protester par un mépris judicieux contre l'ignorance et la folie de ses contemporains. Eh quoi ! sera-t-il dit que nous ayons vécu pendant soixante ans sous l'empire des mystifications les plus impertinentes dont la fausse philanthropie, la fausse science et la fausse littérature aient jamais affronté le genre humain (et je ne dis pas trop, je donne le choix, dans tous les âges, à un homme de bonne foi), faudra-t-il que cette nation en cheveux blancs, qui a été représentée par Rabelais dans sa jeunesse et par Molière dans sa virilité, épuise jusqu'au marc le calice d'ignominie où l'abreuvent des charlatans de toute sorte et de toute couleur, dont Tabarin n'aurait pas voulu pour laquais, sans qu'une voix vengeresse ait imposé à ces infâmes jongleries l'opprobre

qu'elles ont mérité ? Que font cependant les hommes d'un talent vrai, les hommes dignes d'une haute importante mission, qui viennent prendre tour à tour un rang distingué dans la comédie, dans le roman, dans la satire ? Et il y en a vraiment beaucoup ! Ils épluchent minutieusement dans leur laboratoire de petits ridicules de salon, de petits travers d'intérieur, à peine perceptibles à ce télescope d'Herschell dont nous parlions tout à l'heure. Ils livrent une guerre de pygmées à de petites turpitudes, niaisement scandaleuses, qui peuvent indifféremment être ou n'être pas, car les esprits sérieux et raisonnables n'auraient jamais conçu l'idée de l'existence de ces originaux, s'ils ne s'étaient amusés des portraits ; ils ramassent des miettes dédaignées à la desserte de Marivaux et de Crébillon. Le temps où nous vivons nous a cependant compté des jours dans lesquels Aristophane et Juvénal ne seraient pas de trop ; où cet affronté d'Archiloque décocherait peut-être inutilement son iambe insolent sur le triple airain dont le vice heureux est cuirassé ; où ce n'est pas assez de stigmatiser les fous et les méchants des pastels de l'esprit et des *pochades* de la fantaisie ; où ce serait peu, je le crains, de l'acide et du fer chaud ; et nous attendons encore, non pas Molière qu'il ne faut plus attendre, mais un Lesage ou un Dancourt ! La poésie morale et la poésie satirique, ces grandes institutions du genre humain, procèdent précisément aujourd'hui comme le médecin ridicule qui appliquerait des cosmétiques à un pestiféré pour le guérir de quelque tache à la peau. Quand on a reçu de son talent le ministère d'éclairer les hommes, de les corriger et quelquefois de les punir, il faut le comprendre autrement ; c'est plus qu'un métier, c'est plus qu'un art, c'est un sacerdoce.

Je déclare que si l'auteur des *Voyages de Kaout't'Chouk* était dans les conditions du concours, c'est-à-dire Français, je l'aurais désigné à l'Académie française comme très digne, à mon avis, de concourir au *prix Montyon*, pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, quoique son ingénieuse bluette n'appartienne en réalité qu'à la critique littéraire et scientifique ; les mœurs sont l'expression manifeste de la raison publique. Elles se dévelop-

pent et se purifient, s'altèrent et périssent avec, elles. Montrez-moi un peuple qui ait de la raison, et je vous répons de ses mœurs. L'impunité des pervers a le même point de départ que le crédit des sophistes. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la vertu, ce qui atteste le mieux la divinité de son origine, c'est qu'elle ne cesse d'être en crédit parmi les nations que pendant l'absence du *sens commun*.

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en septembre 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise, Isabelle.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Charles Nodier, *Nouvelles : suivies Des fantaisies du dériseur sensé*, Charpentier, Paris, 1911 ; Charles Nodier, *Œuvres*, J.P. Meline, Bruxelles 1832-1837 ; Charles Nodier, *Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et la Palingénésie australe par Tri-dace-Nafé-Théobrome de Kaout't'chouk, etc.*, S.l., 1836. Pour le lecteur intéressé, signalons une excellente édition annotée des contes retenus pour ce livre numérique : Charles Nodier, *Contes satiriques*, Jaignes, la chasse au snark, 2001, éd. commentaires et notes de Christine Marcandier-Colard. La maquette de première page, réalisée par Laura Wells, reproduit une partie du tableau : *Nature morte aux poires conférence*, 1991, de Jean-Claude Stehli avec l'autorisation de ses héritiers.

– **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Remerciements :**

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (<http://www.ebooksgratuits.com/>) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendu possible la réalisation de ce livre numérique.